

L
l'
farce du destin.



Première édition 2021

Dépôt légal: 02/2021.

ISBN : 978-9947-79-000-0



Titre du livre : La Farce du destin.

Auteur: Zinedine Belgoumidi.

Conception graphique de couverture :
Zakaria Reggab. Conception de
l'intérieur : Ahmed Mansouri.

Directrice générale : Samira Mansouri.

Tél/Fax : 0675 497 386/ 033 804 779

Site Web: www.elmouthakaf.com

Facebook: fb.com/elmouthakaf

Edition El Mouthakaf

Toute représentation ou reproduction, quelque soit le procédé, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par la loi et le code de la propriété intellectuelle.

Zinedine Belgoumidi



ROMAN

LA FARCE DU DESTIN



La Farce Du Destin

La farce du destin

Auteur : Zinedine Belgoumidi

Edition 2021

Edition Dar el mouthakaf.

A mes parents décédés.

A mon oncle Makhlouf et son épouse.

Au Docteur Martine Gauthier.

A ma fille Aicha.

Hélas, je n'ai que ma plume pour unique arme aiguisée, et mon langage saillant, provocateur et mortel comme de la ciguë face à une bête immonde prête à tout écrabouiller sur son passage, détruisant le peu d'humanité qui nous reste.

Zinedine Belgoumidi

LA FARCE DU DESTIN

Préface signée par Madame le docteur
Martine Gauthier Psychiatre français.

Le syndrome de Stockholm.

Lorsque des otages sont amenés à vivre durant une longue période avec leurs bourreaux, ils finissent par développer envers ceux-ci, une certaine forme d'empathie, selon un mécanisme d'identification psychologique complexe, propre à leur survie. Ce processus psychologique, plus connu sous le nom de syndrome de Stockholm, désigne un phénomène d'attachement réciproque entre ravisseurs et otages, qui aide les victimes à traverser leur captivité. Ce concept est apparu en 1973 à la suite d'une prise d'otage dans une banque à Stockholm, une relation amoureuse s'étant ensuite nouée en prison entre le ravisseur et l'une de ses victimes. Ce qui permettra à un médecin psychiatre de définir avec précision les contours de ce syndrome, aujourd'hui très connu.

Il s'agit d'un mécanisme adaptatif qui permet aux otages de survivre en composant avec leurs bourreaux, les amenant à ressentir des sentiments positifs et à s'identifier parfois à eux. Otages de leur enfance malheureuse, victimes l'un comme l'autre de violences psychologiques et physiques insupportables.

Saïd et Malika cherchent désespérément à échapper à leur destin tragique. Saïd trouve refuge dans le maquis afin de fuir les conséquences judiciaires d'un parricide involontaire, Malika y sera conduite contre son gré. Ils s'y trouvent à l'opposé l'un de l'autre, Saïd endossant l'habit du bourreau et Malika celui de la victime. Affecté par le syndrome de Stockholm, ils vivront ensemble une étrange histoire d'amour salvatrice.

Martine Gauthier.

I. INTRODUCTION

Présentation de l'ouvrage.

C'est une histoire qui a eu lieu pendant les années de braise ou si vous préférez la décennie noir ou rouge. Les mots n'ont plus d'importance aujourd'hui. Ils n'ont plus cette force de décrire l'innommable et de persécuter l'obscurantisme, car nous sommes devenus amnésiques. Une histoire où l'innocence est assassinée au nom d'une idée macabre et la femme traitée comme une chose, un objet de désir sans plus. Les gens en parlent peu aujourd'hui, mais ne se souviennent que de lui, Saïd le repentini alors que le véritable sujet est ailleurs, il aurait pu être plus judicieux de parler du martyr de Malika. Cet otage traîné dans l'insensé et l'ignoble perfidie de

l'obscurantisme. La raison de cette baliverne est sans doute le poids et la place qu'occupe la femme dans nos sociétés archaïques. De son vécu il n'en reste plus rien, seulement des douleurs et des maltraitements qu'elle a dû subir pendant sa captivité. Le cerveau se souvient toujours, il garde indélébilement des séquelles et n'en guérit presque jamais. Aujourd'hui de Malika il n'en reste rien, hormis les confidences qu'elle m'a faites pour en parler à sa place. Parlé à la place d'un mort et de surcroît une femme, paraît déplacé et incongru dans un milieu de machistes complexés. Je m'approprie des mots qui n'appartiennent à aucun discours, des mots rêches pour une lecture obscure, mais révèlent combien nous sommes en décalage avec notre temps. Des mots saillants, mais silencieux qui interrogent notre subconscient trop longtemps mis en léthargie. Ma façon d'écrire interpelle et bouscule beaucoup de gens. Je mêle les paradoxes et trifouille au fin fond de notre mémoire collective, pas trop brillante, il faut le dire, et cela ne plaît

pas à beaucoup de monde. Et puis cette orpheline qui s'interroge sur la place qu'elle a héritée dans cette histoire morbide. Fatima née au maquis, cette naufragée se débat entre l'infiniment dérisoire et son vécu de fille de mauvaise vie, déambulant dans les méandres des rues d'Alger. Elle ne porte qu'un nom d'emprunt qu'elle n'a pas choisi : Fatima la champisse. Un nom hérité de sa condition d'enfant abandonné. Un nom cruel et méchant, qu'elle traînera comme un boulet tout au long de son existence. Oui Fatima est une naufragée dans un océan de cruauté et de brutalité manifeste !

« J'ai toujours eu horreur du froid, et la morosité de l'hiver, de surcroît quand les premières giboulées enveloppent le Djurdjura dans un tapis blanc. Engourdie et blessée, le vide a pris ma vie en otage. Mes rides trottant plus vite que mon âge, je n'étais qu'une loque qui tente de résister au froid et à la neige en vain. je ne suis qu'une sorte d'anomalie qui a résisté au vent glacial,

et les aléas la vie au maquis. Je me sens lasse et fatiguée. Le temps s'est arrêté dès l'instant où je me suis trouvé face à mon destin morbide. À quelques encablures de mon existence, mes sentiments sont plongés dans un coma tellement profond, vitriolés d'idées macabres. Toute envie de vivre s'est éclipsée, mon corps ne répond plus à mes désirs. Le jour est déjà pourri avant même de naître. Les mots mort-nés jacassent l'insipide avant d'être réduits au silence. Nous avons crié notre désarroi, ils nous ont arrosés de balles et de mépris. » Malika ressasse dans sa tête ces idées macabres et les répète en soliloque.

J'ai résumé "La farce du destin" par une phrase que je reconnais qu'elle peut paraître très paradoxale : « Un bourreau qui a peur de sa victime et se cache derrière l'ombre de sa guillotine. » Encore plus paradoxale quand la

victime est éprise de son kidnappeur. C'est le syndrome de Stockholm. Une victime qui se prête au jeu de la séduction pour fuir le maquis, mais prise au jeu, elle succombe au charme de son bourreau. Une histoire qui ne laisse personne indifférent. Le sublime et le ridicule se côtoient et gîtent à la même adresse. Malika promène sa vie entre un hier brute et méchant et un présent sordide et révoltant. Elle tire sur la laisse de son vécu mièvre et insipide, comme promener son chien les jours de grand froid, par un temps maussade et pluvieux. Elle ne choisit pas, elle désire déambuler entre l'instant fatidique de rencontrer sa mort et l'envie passionnelle de connaître le meilleur bonheur du monde. Incomprise, parce qu'elle n'a pas joué le jeu du méchant loup et de la petite fille comme souvent dans les contes de nos grandes mères. Tout n'est que paradoxes et dilemmes. La vie nargue la mort à tout instant, souvent complices l'une de l'autre et nous, face à notre malheur, nous sommes désarmés et inutiles. Nous serons et

demeurons toujours les dindons de la farce.

La farce du destin, est un livre assez simple, qui soulève quelques questions délicates comme la décennie noire et la condition de la femme en Algérie, mais aussi la concorde civile, en mettant les mots là où il le faut. Ce sont des sujets que peu d'auteurs abordent, parce que ce n'est pas simple d'en parler. Encore moins de l'écrire dans une société qui peine à trouver sa voie, meurtrie par tant de massacres et de crimes, et qui porte toujours les séquelles d'un passé houleux et très douloureux.

Au lendemain de l'arrêt du processus électoral, les islamistes prennent les armes, le chemin des montagnes, investissent les maquis. Ils trouvent refuge dans des grottes qui servirent autrefois de gîte aux maquisards pendant la révolution. À défaut de construire des écoles, les mosquées fleurissent comme des champignons. Des cadavres gisants par centaine, jonchent les rues et les villages. Rien ne légitime les atrocités commises par ces légats de Dieu sur les civils, sur les innocents, dépassant tout ce qu'on pourrait imaginer comme horreur. Des centaines de milliers de morts, des disparus, des torturés et 1 million de déplacés. En dix ans, cela donne un pays détruit, haché, écrabouillé. On ne sort pas indemne de cette guerre mal soldée : on n'en revient mort, abattu comme un cheval fourbu. Lorsque j'ai commencé cette histoire, j'ai posé des mots sur les maux, appuyé du doigt sur des blessures encore béantes pour réveiller les consciences. J'ai posé des

questions. J'ai crié, hurlé mon ire, bien que toutes les interjections n'aient pas réveillé la conscience collective restée confinée dans un sarcophage médiéval. J'ai mis des points d'interrogation au bout de chaque phrase, que malheureusement personne n'a daigné y répondre. J'ai apostrophé l'insensé, mis des virgules là où personne n'a osé mettre des points-virgules. J'ai ouvert des guillemets, j'ai appris à monologuer à huis clos sans que quiconque ne m'interrompe dans mes délires ; mais j'ai osé poser des guillemets suivis d'un point à ma vie. Celle-là reste confinée dans une bulle tant que le monde ne sera pas débarrassé des esprits diaboliques et des idées machiavéliques. Je cherchais en vain l'humain admirable dans toute sa splendeur comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Hélas, tout n'est que désordre et mensonges. Je constate malheureusement que le ver est déjà dans le fruit, il gangrène le peu d'humain qui nous reste. Alors j'ai décidé de bannir le monde de l'amour

dans toute sa dimension, l'espoir dans toutes ses extravagances. La couleur de l'innocence est diluée dans un océan de mensonges. La danse des psaumes est de retour, elle a la peau dure. Elle s'abrite sous d'autres cieux, d'autres univers, d'autres civilisations dopées par leur avance technologique se sentant immunisées contre cette bête immonde : le terrorisme.

Interroger les paradoxes, remettre en question l'ordre préétabli demeure mon seul et unique but dans cet ouvrage. C'est dans l'adversité et le questionnement qu'on trouve le juste-milieu. La situation de la femme dans nos contrées n'est pas reluisante, elle est dramatique.

Ce récit sonne comme une alarme. Nous avons tous vécus l'enfer durant la décennie noire, mais la femme était particulièrement la cible numéro un pour la horde sauvage. La question qui se pose réellement aujourd'hui. Est ce que la femme est mieux lotie après cette tragédie ? Elle est instruite, elle occupe des postes importants, mais est

t'elle mieux considérée pour autant ? Je vous laisse le soin de conclure par vous-même. Moi, je dirais non ! Le poids des traditions, mais pas que, sont le grain de sable qui enraye la machine et l'empêche d'avancer.

« Me teindre les cheveux quand j'ai envie de les raser. Pleurer quand j'ai envie de hurler. J'ai envie de contredire toutes mes envies puisque toute envie de vivre a disparu. Pourquoi sourire puisque tout le monde grimace. Une autre époque vient effacer celle de nos ancêtres où la parole était diamant, la promesse solide comme un roc et la confiance le maître mot de l'existence. Le temps me fuit, je n'ai plus envie de le rattraper. Maintenant, je ne veux plus faire semblant. Que m'importe mon point de chute, j'ai envie de sauter dans le vide, ignorer le monde et l'exclusion. Je n'ai plus rien à perdre puisque tout m'a été confisqué. Puisque mon âme est morte. »

Malika, 38 ans, kidnappée par la horde sauvage, pleure encore les siens massacrés à la hache et au couteau, orpheline de ses enfants

mutilés et achevés à la kalachnikov. Orpheline de sa bourgade Bentalha assassinée dans la nuit du 23 au 24 septembre 1997.

Des années de souffrance, de honte, de saleté, de peur, étouffent Malika et les autres otages lentement dans le maquis. Et puis on invente le pardon, « la concorde civile », des mots insensés qui scintillent dans ses visions comme une conscience malveillante, et qui aura des répercussions des années durant sur leurs comportements, les rendant incapables d'accepter toute forme de repentance.

Captive dans le maquis Malika se fait une raison de continuer le chemin de la vie pour ne pas sombrer dans la folie. Alors en soliloque, elle interroge le destin sur son devenir, mais celui-ci reste muet comme le monde qui l'entoure.

Il est des printemps qui chantent, dansent et festoient, d'autres qui

déchantent annoncent des années difficiles. Une odeur annonciatrice des lendemains macabres se cachant derrière une idée funeste. L'intégrisme habille nos enfants de haine et de mépris, les déshabille de leur innocence pour en faire des monstres.

Le regard feutré presque absent, Malika se souvient encore de cette nuit d'horreur. Comme si cela ne suffit pas à la horde sauvage d'avoir ôté la vie à ses enfants et ses proches, Malika est kidnappée, emmenée par le groupe terroriste qui vient d'assassiner Bentalha.

On lui demande aujourd'hui de pardonner l'impardonnable.

Aphasiques, ses cris de souffrance, se meurent au fond de son être le plus profond. Elle se tait, se mure dans ses cauchemars, faute de n'avoir pas eu une oreille compatissante, exsangue, le visage blafard, elle se cache sous des haillons dont on se demande qui cache l'autre.

Toujours tapis dans l'ombre, nos bourreaux d'hier pourront revenir

demain. À force de vouloir trop blanchir le passé, c'est notre mémoire qui risque de s'obscurcir. Le plus grand risque serait alors celui qui consisterait, avec le temps, à laisser s'installer un négationnisme par défaut, par mépris ou par amnésie que sais-je ? C'est aussi oublier un peu vite qu'aucun d'entre nous n'est tout noir ou tout blanc. C'est croire très naïvement qu'en débarrassant notre mémoire et l'histoire de leurs parts les plus sombres en acceptant le pardon, il ne restera plus que pureté et blancheur immaculée. Taire les plus inavouables crimes, c'est nous laisser tout le loisir de les renouveler plus tard, d'ici une à deux générations. Nous ne devons en aucun cas et sous aucun prétexte emprunter le même cheminement de notre passé et de mettre nos pas sur les mêmes traces faites de cendres, de larmes et de sang séché. Savoir d'où l'on vient, mais aussi et surtout savoir là où on n'a plus à repasser.

La farce du destin.

Chaque être humain possède son propre livre de la vie. Certains le nomment Destin. D'autres par contre écrivent leur devenir chaque jour. Chaque instant est important et peut influencer sur le cours de la vie future. Ce précieux document compte un nombre invraisemblable de pages. Ce livre est plus épais pour certains que pour d'autres. Fruit du hasard ou d'une parfaite injustice ? Celui de Malika est parfaitement lugubre et illisible. Elle dit souvent « je suis une énigme de l'histoire ». En effet, elle est l'une des rares personnes ayant survécu au massacre de Bentalha bien que tous ses enfants et la plupart de son entourage fussent massacrés. Deux autres femmes Zoubida et Salima furent épargnées ainsi qu'un professeur de français, mais

kidnappées et amenées dans leur retranchement au maquis laissant derrière eux une cité meurtrie, jonchée de corps égorgés et calcinés gisant à chaque coin de rue. Malika, soumise dans sa captivité, essaye de grignoter chaque jour des minutes, des dixièmes de seconde pour maintenir ce livre toujours ouvert. Elle se bat constamment contre des moulins à vent peut-être, mais elle résiste. Les pages vierges, elle ne les compte pas. Elle ne connaît pas le nombre. Quoi qu'il en soit, la vie est courte et le temps lui est compté. Elle revient toujours sur les gros chapitres de sa vie. Elle s'interroge alors : « Aurais-je pu changer mon point de chute? La question reste posée. N'osant toujours pas compter le nombre de pages lui restant à remplir et puis mourir sous les bombes lâchées par des hélicoptères ou égorgées par la horde sauvage lui est égal, ça lui importe peu, le livre sera fermé inexorablement, là par contre, c'est une certitude.

Je le dis d'emblée, sans crainte d'être démenti, l'homme ne subit pas son destin, il le provoque. Il le transforme sans cesse par son génie et sa détermination. Mais le précipite assez souvent dans l'inconnu et la douleur par ses agissements irresponsables. Le sort de Malika n'est pas pour autant scellé et définitif. Son comportement et son intelligence, seront un atout pour la faire sortir de ce guêpier.

La concorde civile ou réconciliation nationale.

De l'autre côté du réel, une idée a germé, celle du pardon déguisé, comme dans un jeu de mots croisés. On reprend la même grille et on réinvente d'autres expressions. Des mots plus doux, mais insipides pour mieux injecter du cyanure dans nos corps déjà

frêles et meurtris. La première condition pour être respectée est d'être légitimement respectable, et que décréter soi-même qu'on l'est ne suffit probablement pas. La concorde civile, chère aux anciens nouveaux maîtres d'Alger n'a fait qu'exacerber le désir de vengeance et de haine.

Le décret présidentiel du 13 janvier 2000, accorde une amnistie totale aux membres de l'Armée islamique du salut (AIS), qui avaient cessé le feu le 1er novembre 1997. Suite à cette entorse faite à l'histoire, beaucoup de crises se sont succédé faisant état d'un pardon non réfléchi parce que le décret présidentiel permettait une amnistie totale de faits pour lesquels d'autres personnes avaient été jugées et condamnées, À ces critiques s'ajoute la colère des familles de disparus qui demandèrent, en vain une prise en compte de leurs doléances. La « Réconciliation nationale », juridiquement la « Concorde civile », a fait le choix d'effacer le passé, de refouler les mots, de cacher les cadavres, d'enterrer Bentalha, Rais

Hamidou, Had Chekala et bien d'autres bourgades. Ce passé est occulté et sans bilan. Il est demandé aux Algériens de pardonner et d'oublier. Oublier que durant des années un peuple est assassiné tous les jours à huis clos sous les regards indifférents du monde se disant civilisé. Mais les séquelles qui subsistent rappellent ce passé très douloureux, elles ravivent la haine et ressuscitent les zombies que nous sommes aujourd'hui.

Ces mêmes bourreaux qui soufflaient sur les braises autrefois essayant d'éteindre un incendie allumé depuis des lustres, viennent aujourd'hui nous proposer de pardonner. Pardonnez qui, quoi, pourquoi pardonner d'ailleurs. Bentalha, Had chekala, Rais Hamidou et tant d'autres sont assassinées, mais pas enterrées. Elles se souviendront toujours du sang non encore séché de leurs enfants égorgés, de leurs femmes violées, des rêves brisés.

La concorde civile, voilà encore une idée sortie du chapeau de l'absurde et du ridicule. Il paraît que ce dernier ne tue pas, le nôtre crucifié jusqu'à ce

que la mort s'ensuive. Et puis que dire, que répondre à ces nuées de femmes et d'hommes armés de photos de leurs proches, filles, fils, époux, épouses, amants, qui réclament que la justice leur soit rendue. La plaie est toujours béante. Le temps passant, le tribunal de l'histoire les rattrapera un jour, là, c'est une certitude. Bentalha et les autres victimes du terrorisme pourront enfin consommer leur deuil et les plaies se refermeront peut-être.

Votre futur peut vous sembler serein, mais si le mauvais sort s'en mêle, alors... tout peut arriver. Il suffit parfois de quelques minutes pour que tout se transforme en cauchemar, et le traumatisme qui en résulte peut subsister pendant bien des années, voire à tout jamais. Je ne vous raconte pas cette tragédie pour être absous à posteriori ou me débarrasser d'une quelconque mauvaise conscience. J'essaye de transcrire sur le mur de l'absurde et de la barbarie le vécu de certains de mes concitoyens qui ont connu l'horreur durant la décennie noire. Je ne fais que rapporter le ressenti de celles et ceux qui ont souffert le martyre et sont aujourd'hui marqués à vie dans leurs chairs et leurs mémoires. L'histoire que je vous raconte ici, ne se vit pas, elle nous habite, comme on habite un lieu dont les objets qui le meublent nous racontent chacun à sa manière. Je veux dire que c'est une histoire qui nous a tous concernée, nous à tous habitée.

Une histoire qui se conjugue à tous les temps. L'histoire d'un hameau que la horde innommable a réduit en cendres.

Il n'y a pas si longtemps que ça, on se barricade dans nos maisons alors que le soleil n'est pas encore parti éclairé l'autre partie de la planète et peut être qu'il n'est jamais réapparu pour bon nombre de nos concitoyens hélas.

CHAPITRE I.

Cela fera deux ans dans deux jours, que j'ai subi une opération du genou, et j'avais repris le footing histoire de ne pas me transformer en retraité, qui attend la mort avant l'heure. Ce qui n'est pas si mal après avoir dû réapprendre à marcher. Faisait plusieurs fois le tour de la cité près de chez moi, puis, hors d'haleine et le genou en feu, je m'asseyais sur un banc, le temps de reprendre mon souffle. À l'autre bout du banc, est assise une dame d'un certain âge. Machinalement, entre deux halètements, je lui dis bonjour, sans même le penser, mais je n'ai reçu aucune réponse. Elle me sourit, pourtant, je ne connais ni sa vie, ni ses joies, ni ses peines. J'ignore ce qu'elle a déjà enduré, et ce qu'elle va encore endurer. La vieille femme me sourit à nouveau. Un sourire

unique, teinté de tendresse, le regard innocent parfumé de sentiments divins. Étrangement, ce sourire me rappelle celui de ma mère que je viens de perdre, il y a juste un mois. Les solitudes ne cessent de se multiplier, ma vie pâle comme la mort n'est qu'un immense désert sans fin. Cette cité ressemble à une jungle où l'égoïsme et l'indifférence règnent en maître. Dire que l'homme créa la ville pour échapper à la putréfaction des sentiments.

Mais je n'en suis pas triste pour autant, impuissant seulement. Moi qui ne suis qu'une petite chose dans un monde de brutes, je n'ose plus regarder ma vie en face dans cet océan de colère. Je ne savais que dire ni par où commencer. Et puis rompre ce silence si agréable, si jaccasseur serait injuste et incongru. Je suis bien avec ma vieille, c'est ce qui compte, le reste m'importe peu. Cette attirance pour cette femme me rend mal à l'aise, et si agréable en même temps. Je passais de plus en plus longtemps avec cette dame, et le reste de la journée, je

pensais à elle ; qui était-elle, quel âge avait-elle, comment s'appelait-elle ? Tant de questions que, lorsque j'étais avec elle, je n'avais pas envie de poser ; à quoi bon, nous étions bien ça suffisait. Au fil du temps et à force de la côtoyer j'ai su qu'elle s'appelait Malika. Elle revient de loin, l'une des rares rescapés du massacre de Bentalha. Elle mendie la tendresse et la compassion dans les yeux des passants sans souffler mot. Elle avait fini par devenir une ombre anonyme, une vieille dame comme il en existe des millions rasant les murs. Même la mort se désintéresse d'elles. Les couleurs de la vie ont depuis longtemps déserté son visage blême. Elle a des trémolos dans la voix quand elle s'exprime de son timbre sourd, presque inaudible. Son front est perlé de gouttes de sueur qui inondent son visage mince et longiligne. Malika porte sa vie dans une valise en carton, depuis que la horde sauvage a massacré le village de Bentalha.

Résignée, Malika, quémande dans le regard souvent méprisant des gens, un

semblant d'amour fraternel. Elle dissimule sa pauvreté et son extrême maigreur dans ses haillons. L'infortunée s'excuse même de sa triste condition d'éternelle victime. Un mariage forcé, un vécu succinct et transparent auprès d'un mari violent qui la battait très souvent, et pour couronner le tout, voilà que le mauvais sort s'abat sur sa bourgade. La horde sauvage vient une fois encore de sévir.

Peu m'importe à cet instant le silence de cette femme, je me suis habitué, mais la vraie question était : "atteindrais-je son âge" et à cet instant, j'avais vraiment un doute. Puis elle a lentement tourné la tête vers moi, et sans dire un mot, elle m'a souri. Je crois que c'était un des plus beaux sourire que l'on m'ait offert. Ce visage buriné par le temps et ses douleurs, des yeux, malicieux, qui semblaient chuchoter tout ce que la bouche taisait. Un sourire de sage auréolé des yeux d'un enfant. Cette beauté m'a subjugué, malgré la vieillesse ; presque hivernale,

automnale. Tout ce corps qui semblait se préparer aux grands froids de la mort, et, au fond, tout au fond, cette petite flamme que le temps n'avait encore jamais atteint, et qui veillait sereinement. Je suis resté là, à côté de cette vieille femme, pendant deux heures, puis je suis parti, sans un mot, sans un regard. Le sien était depuis longtemps reparti à l'horizon de ses souvenirs.

Le lendemain, quand je suis revenu sur le banc, elle y était déjà, ou peut-être, encore là depuis des lustres. Toujours pas de réponse à mon bonjour, et encore une fois ce sourire froid. Je suis encore resté un temps que je ne saurais pas estimer, mais que je trouve aujourd'hui bien trop court. Et tous les jours qui ont suivi, elle était là, statue contemplative de mes efforts vers la reconquête de l'inutile. Et elle, le visage lisse d'expression, comme plongé dans la béatitude crépusculaire de son état. Je ne saurais pas dire pourquoi, mais j'étais bien avec cette dame, le silence était notre

silence, rien qu'à nous deux, comme une complicité muette.

Une sensation étrange s'est emparée de moi, un sentiment que je n'arrive pas à décrire. Elle me regarde droit dans les yeux. Un regard hagard, triste, mélancolique, et fouineur. Je sens comme un immense désespoir dans ce visage. Elle m'aborda en me fixant, sans ciller les paupières, de ce regard froid dont le teint se nuançait en fonction des variations des tremolos de sa voix ; j'étais obnubilé par cette femme. Je me tus, ne sachant que rétorquer. Elle murmura d'un timbre sourd : « Écris mon fils ce que j'aurais dû raconter il y a une éternité. Écris les images et dessine les mots à l'encre indélébile, les mots saillants qui interrogent les paradoxes, qui transpercent le silence comme un écho et qui réveillent les cadavres que nous sommes. OUI, nous sommes et serons assassinés tous les jours tant que la justice ne nous aura pas été rendue. Ils nous ont tous massacrés cette nuit-là, mais nous sommes toujours présents aujourd'hui. Nous sommes revenus, non

pour revivre, mais pour réveiller les consciences et demander des comptes à nos bourreaux. Quand la colère prend le contrôle de vos émotions, elle a le pouvoir de détruire le peu de raison qui vous reste. Alors l'esprit confiné dans sa propre logique, invente la haine. » Bizarre pour quelqu'un qui a observé le silence durant des semaines est qui parle de cette façon. Ce qu'elle exprima dévoile déjà son expérience de la vie. Je peine à saisir les liens qu'elle établissait entre ces choses qu'elle affirmait et son vécu apparemment pas très rose. Le brouhaha de la rue contribua à me rendre perplexe ; c'est pourquoi, je me permis de lui demander de s'expliquer plus amplement au sujet de ce qu'elle tentait de me prouver, car à la voir ainsi, il était clair que cette femme voulait me faire une confidence au sujet de sa vie. Qui était donc l'étonnante femme qui se tenait face à moi ?

Vous êtes jeune et fort mon fils me déclara elle. Pourtant, je n'envie pas votre jeunesse. La jeunesse me fait

peur, elle me rappelle que la route de la souffrance est longue. Cette jeunesse qui m'éloigne du repos final. La vieillesse dont j'ignore complètement tout, m'attire tellement. La vieillesse m'attire, car elle m'amène rapidement vers la fin. La fin qui est la mort, que je n'ai jamais eu le courage d'inviter définitivement, mais qui ne me fait plus peur. Qui me séduit de plus en plus et que j'attends comme une délivrance, la fin de mes souffrances. Elle me libérera de ce sacrifice dont je ne peux m'en détacher par peur du grondement de ma propre conscience. Peur du jugement de la société. Peur de la destruction de ce qui me rattache encore à ma fille, qui me retient comme un cordon ombilical à la vie. Une fille qui m'a été retirée et placée dans un orphelinat. Peur du remords de n'avoir pas tout essayé jusqu'au bout. Avais-je le choix, avais-je la faculté et toute la latitude de changer le cours de mon destin ? Un passage bref et succinct dont je me suis toujours posé la question sur sa vraie utilité. Je regarde son visage, mais elle m'ignore encore une fois.

Curieux d'en savoir encore sur cette mystérieuse femme, je lui demande de me raconter sa vie. Elle me regarde, le regard perçant qui en dit long sur son passé amer. Elle avance son visage livide près du mien. Sur un ton ironique et laconique, elle me dit avec une pointe de sourire sur les lèvres. « Tu es encore qu'un petit être innocent. Un jour, quand tu seras grand, je te raconterai mon histoire, mais pour l'instant, tu es trop jeune pour comprendre mes souffrances. » Cette fois, j'insiste de plus belle pour connaître davantage sur son vécu. Elle pousse un soupir, elle transpire, ses mains moites tremblent, elle se rapproche encore davantage de mon visage et le passé la rattrape. Elle se souvient de chaque détail de ce qu'elle a vécu, les moments de bonheur, elle n'en a jamais connu. Tout lui revient en mémoire. Cependant, elle reste consciente qu'il n'est possible d'assumer qu'une petite partie de ce que elle a été à un moment ou à un autre de ce passage sur cette terre car, en naissant à sa vie d'adulte,

Elle n'a gardé en mémoire que quelques bribes de son enfance, de son adolescence, mais pas de sa vie d'otage, cette séquence de sa vie est la plus horrible de toute son existence. Elle me fixa des yeux, puis, d'une voix ferme, elle m'affirme qu'elle est l'une des rares rescapés du massacre de Bentalha, mais qu'il lui serait très difficile de s'en épancher, car elle craignait de réveiller en elle tout ce qu'elle avait réussi à enfouir au fond de sa mémoire. Elle tenait à cette précision. Je ne sais quoi répondre. Ses rides s'étaient creusées et la peau de son visage avait pâli, pendant que des larmes s'échappaient de ses yeux dont l'éclat s'était terni. Une terrible angoisse s'empara de tout mon être, et je me mis à parler haut et clair, comme pour lui faire comprendre que je compatis à sa douleur.

- Calmez-vous, chère Madame. Je n'ai nullement l'intention de vous importuner, ni d'avoir l'indélicatesse de vous demander de me raconter votre histoire. Et je suis fortement désolé de constater que ma curiosité réactive

vos douloureux souvenirs. Sa langue se délie et elle commence son récit. Dans la nuit du vingt-deux au vingt-trois septembre mille neuf cent-quatre-vingt-dix-sept, Bentalha, petite cité paisible, se réveille sous l'un des plus horribles massacres de la décennie noire. Cette indescriptible hécatombe a emporté quatre-cents âmes, massacrées à coups de hache et de sabres, même les nouveau-nés n'ont pas échappé à cette barbarie. Des femmes enceintes ont été éventrées, leur fœtus gisant entre leurs jambes. Ces forfaits ont été perpétrés par des hommes habillés de manière étrange et grotesque. Encagoulés, mais parfois à visage découvert, ces barbares ont sillonné la cité, armés de couteaux, de sabres, de machettes et de kalachnikovs. Bentalha vient d'être assassinée. Ivres de leurs forfaits, gonflés d'orgueil et de joie malsaine, ils exhibent leur cruauté et leur absence totale d'humanité, en s'attaquant à de pauvres villageois sans défense. Les événements qu'elle a vécus ont bouleversé sa vie et demeurent indélébiles et douloureux. Elle se

souvent de cette nuit d'horreur. Parmi tous ces corps mutilés, je reconnais un, puis deux puis trois, je les connais tous, dit-elle. Je te le dis d'emblée, cette fois ses yeux deviennent rouge écarlate, un regard de zombi lui efface toute la splendeur du visage. « Ces corps moribonds qui gisent là par terre sous mes yeux, sont ceux de ma fille aînée Zahira, de mon fils Kader et tant d'autres. Je les regarde trépasser sans bruit. Je les regarde s'en aller comme la nuit se faufilant au petit matin pour laisser le jour s'installer à son aise. La douleur, la tristesse, ou la joie sont pour les vivants, moi, je ne vis plus. Je ne sens plus rien. Des visages dites-vous ? Je n'en vois point.

Nous avons crié notre douleur, ils nous ont craché des balles. Nous avons osé hausser la voix, respirer nos supplices jusqu'à l'asphyxie. Humer nos blessures béantes jusqu'à l'extase. Hélas nul ne nous entend, alors résignés nous avons bu notre soif et transpirer notre sang jusqu'à l'agonie.

Nous étions trois femmes: Zoubida, Salima, un jeune homme et moi-même rescapés de ce massacre. Il est impossible évidemment de savoir avec précision ce que nos bourreaux nous mijotent, mais leur message est tout de même clair : ils ont bien l'intention de nous pendre haut et court. Sauf que nous étions très utiles pour l'instant à leur entreprise macabre. La froideur et l'inhospitalité

de l'endroit où nous avons atterri me réveillent de ma torpeur. C'était une grande grotte gelée à moitié détruite avec le temps. Je levai la tête vers le haut et distinguai qu'il y avait un soupçon de lumière étouffée par du fil transparent. L'un d'entre eux se détacha et vint tomber sur ma tête. C'était une toile d'araignée. Soudain, une voix saugrenue et sèche retentit dans la pénombre de la grotte. Cette voix, rauque et hideuse, produisit des sensations de peur. Le son de cette voix fait résonner la totalité de la salle mortuaire. Deux torches brûlent sous mon regard qui me permet de lever le voile sur la chose qui prenait en otage toutes mes interrogations. Leur chef, un être ignoble habillé comme le diable moitié chien enragé et moitié vipère prête à cracher son venin. Une barbe hirsute qui lui dévore le visage, une moitié de pantalon qui lui arrive aux genoux et une gandoura sale qui empeste la mort. Ma peur n'a d'égale que la puissance de mes douleurs ou la pudeur de mes rêves abandonnés hélas depuis cette fameuse nuit d'horreur. J'ai marivaudé

sans vergogne avec ma conscience pour apprivoiser le mal qui me dévore, comme caresser la bête dans le sens des poils. Le cabot est un animal que j'adore quand il ne mord pas : oui ! Mon tortionnaire est un clébard qui charcute à pleines dents, quand il ne crache pas sa haine. Dracula est un enfant de chœur comparé à ce chien furieux. La barbe rousse picotée de blanc colonise un visage couperosé comme de mauvaises herbes parsemant un champ à l'abandon.

Il essaye de justifier l'injustifiable, il dit alors « L'injustice accroît les rancœurs. À défaut de marchander notre victoire, nous étions contraints de marchander notre sang. Prendre les armes et combattre cette vermine de pouvoir, était notre seule et unique issue de respirer la liberté de culte et d'instaurer la Charia comme seule voie du salut. Notre victoire par les urnes était légitime, le pouvoir nous a contraint à suivre la voie du maquis, c'est comme en Afghanistan, l'histoire se répète encore une fois ». Sauf qu'il omet

de signaler que la bête immonde dévore tout sur son passage. L'obscurantisme dans sa forme la plus abjecte est passé par là, l'idée d'instaurer un état islamiste était dans la tête de ces ignares. Une idée macabre qui a tout chamboulé. Sous l'ère de la colonisation, mes parents et grands-parents étaient musulmans cela ne dérangeait en aucun cas l'ordre préétabli de pratiquer leur culte.

Une fois ma colère endormie. Je prends un peu de répit. Je m'allonge à même le sol dans cette grotte très humide et froide. Recroquevillée, arc-boutée sur moi-même, je devine à peine ma peur. Elle est bleue ou blême, que sais-je ? Frêle et affaiblie, je ressemble de plus en plus à cette feuille de platane que le vent malmène sans modération ni pitié, elle le supplie en vain de la laisser mourir. Je me demande d'où leur vient cette force ogresse pour être aussi monstrueux envers nous ; le malheureux petit peuple. Je ne veux pas ressembler à cette farce stupide du destin que personne ne trouverait amusante désormais ou à cette

morsure de l'histoire : la décennie noire. Une parodie cynique, qui a laissé pour seule empreinte des cadavres et des cendres de corps calcinés.

J'ai caché ma conscience dans le moi le plus profond, non pas par timidité, mais

par peur de devoir me déshabiller devant cet ogre qui s'est présenté à moi. Non seulement peur de déshabiller mon corps, mais aussi ma dignité de femme. Elle m'a été volée depuis que je suis venue sur terre. Ai-je existé un seul instant sans devoir me soumettre au dictat de l'autre, du père, du frère, et de l'époux. Et aujourd'hui à cette chose, l'intégrisme. ? Muette qui ne dit point mot, soumise comme une fille de mauvaise vie traînant dans le labyrinthe de mon vécu amer, je me tais comme toujours d'ailleurs. Je déambule d'un tutorat à l'autre comme une éternelle mineure, qui ne décide de rien, ni de son existence, ni de son futur, sans me révolter. Car dans cette société, oser hausser le ton pour une femme est considéré comme un blasphème passible d'une condamnation à mort. Qui peut t'entendre quand tout le monde te tourne le dos et ne t'écoute pas, te méprise même. Je ne suis qu'une épave échouée nulle part.

Traînés comme des bagnards, nous avalons la poussière de nos pas et

humons un air suffocant. Le soleil tapait fort, pourtant, il n'a pas atteint le zénith, que déjà la chaleur que dégagent leurs idées empeste la mort. Ils avaient besoin de nous pour entretenir la troupe. Moi comme infirmière, Zoubida et Salima comme entrepreneuses sexuelles, quant au professeur, il servait leur propagande. Égorgé, il ne parlera plus de Molière, de la Fontaine et de laïcité. La science et le savoir n'ont qu'à bien se tenir. Le verbe n'a plus droit de citer. Dégainer la strophe, brandir des mots nus et innocents avant l'arme fatale que brandissent des silhouettes pétries de haine. Dire des vérités brûlées, extasiées, ivres de souffrances. On oublie rien, même pas l'odeur du fumier que dégagent les préceptes de leur vomi. Des heures plus tard, je me trouvai dans une autre casemate, Abri enterré, protégé contre les obus, les bombes, une grotte qui servait de refuge aux maquisards autrefois. Les nouvelles qui nous arrivent du monde des vivants ne sont pas bonnes. Un massacre de plus vient d'être commis par ces barbares. Had Chekala,

un hameau perdu au fin fond des monts du Dahra, situé à l'ouest du pays, vient d'être assassiné. Des centaines d'égorgés, encore des femmes et des enfants, des terres brûlées qui deviendront sans doute stériles comme une femme qui vient de subir une ovariectomie. La bête immonde n'est pas encore rassasiée, elle continue de sévir.

Acculés par l'armée, nous changeons constamment d'abris. Les aurores n'ont pas toujours la même couleur, ni font le même bruit quand elles accueillent le jour. Tantôt, elles glissent comme un serpent sur le sable sans souffler mot, tantôt elles peinent à sortir de terre comme un pied de plante qui se fraye un chemin péniblement dans une terre inhospitalière. Les quelques cadavres et demi sont ensevelis à la hâte. Celui de Salima aussi, ma compagne dans l'apocalypse. Elle n'a pu s'acclimater à l'effluve de la mort et la couleur du sang. Il me reste de ces journées le goût amer de la poudre dans mes narines, car nous étions constamment bombardés par les hélicoptères

de l'armée. Les miasmes gluants de peau calcinée se faisaient sentir jusqu'au fond de nos entailles. Toute cette mascarade me donne le vertige. Seul un miracle pourrait me sortir de ce guêpier et corriger le cours de mon histoire. Mais le miracle n'arrive plus de nos jours, il ne se réalise plus du tout, sauf dans les contes de chahrazed.

Chaque être humain possède son propre livre de la vie. Certains le nomment Destin. D'autres par contre écrivent leur devenir chaque jour. Chaque instant est important et peut influencer sur le cours de la vie future. Ce précieux document compte un nombre invraisemblable de pages. Ce livre est plus épais pour certains que pour d'autres. Fruit du hasard ou d'une parfaite injustice ? Celui de Malika est parfaitement lugubre et illisible. Elle dit souvent « je suis une énigme de l'histoire. »

Malika est soumise à sa captivité. Elle essaye de grignoter chaque jour des minutes, des dixièmes, de seconde pour maintenir ce livre toujours ouvert. Elle se bat constamment contre

des moulins à vent peut-être, mais elle résiste. Les pages vierges, elle ne les compte pas. Elle ne connaît pas le nombre. Quoi qu'il en soit, la vie est courte et le temps lui est compté. Elle revient toujours sur les gros chapitres de sa vie. Elle s'interroge alors : « Aurais-je pu changer mon point de chute ? La question reste posée. N'osant toujours pas compter le nombre de pages lui restant à remplir et puis mourir sous les bombes des hélicoptères ou pendue par la horde sauvage lui est égal, ça lui importe peu, le livre sera inexorablement fermé, là par contre, c'est une certitude.

En guise de dot, je reçois un tchador, une autre prison vient condamner mon corps comme si celle que je vis ne suffisait pas. Confinée dans un linceul, je peine à respirer. Choisir entre la peste et le choléra, moi, je dirais que les deux sont mortels, la même face d'une même monnaie. Piles-tu mourras, face, tu périras. Être ensevelis sous les décombres suite aux bombardements des hélicoptères et égorgés comme des moutons par nos

ravisseurs le jour de Laid, nous n'avions plus le choix, nous étions victimes du hasard ou de la farce du destin.

À vrai dire, on ne nous a jamais demandé de choisir, nous les femmes. Des parents forcent souvent leur fille à prendre les engagements les plus contraires à son goût. Déambulant d'un tutorat à l'autre, elle est conduite en victime aux autels divins et forcée d'y jurer un amour inviolable à un homme pour qui elle ne sent rien. N'est-ce pas, par ce fait, la femme, est considérée comme une chose ou un bien matériel ? Malika se mure derrière un paravent, un silence mortifère puis ajoute et puis mourir de la peste ou du choléra le résultat reste le même n'est-ce pas ?

J'étais infirmière dans ma vie professionnelle et esclave dans ma vie conjugale. Un mari, une brute qui ne se lassait jamais de me battre. Je n'étais pas femme, une femelle que dans le lit, une machine à procréer. Le respect ne se marchande pas, ça s'arrache, mais

ça, c'est un autre combat à mener dans une vie peut-être.

Il fallait être des leurs, jouer la comédie pour nous soustraire à leur haine. Ce qui est drôle et tragique avec nos bourreaux, c'est la peur que nous leur infligeons. Un bourreau qui a peur de sa victime, qui se cache derrière sa guillotine est quand même bizarre.

Le jour commence à pointer le bout de son nez. Aujourd'hui, je le trouve nonchalant et fainéant. Ce noir que nous craignons tous, ce néant n'est que l'absence de couleur qui a déserté nos visages. Nous n'étions pas nous-mêmes, nous ressemblions à ces cadavres cherchant leur lieu de chute ou un point astral pour mieux mourir.

Le soleil refait son apparition sous un nouveau jour. Un jour pas comme les autres, comme si nous étions transportés contre notre gré vers une époque qui n'a peut-être jamais existé. Nos cauchemars dessinent des scènes atroces dans un imaginaire que

seuls les morts ont la faculté d'interpréter.

Je suis infirmière de formation et donc sensée soigner des vivants, mais là, je me vois soigner des morts, des cadavres qui cogitent autour d'un idéal qui n'en est pas un, un idéal étrange. Je soignais des corps dépourvus de toute humanité à qui on a enlevé le peu d'humain qui leur restait. Ces semblants d'hommes n'étaient pas des êtres humains, mais des automates dressés pour tuer leurs semblables et semer la haine.

Au bout de dix mois de captivité, ma fille est née au milieu de cette poussière d'homme mêlée aux souvenirs d'une larme qui reste suspendue comme un rêve ou un cauchemar qui ne trouve point de signification logique à toute mon histoire.

Je ressemble à cette larve qui peine à sortir de sa coquille malgré toute l'envie de vivre. Je suis revenu, déambulant au milieu de ces

semblants d'hommes et de femmes pour mieux mourir une seconde fois, tel un zombi cherchant son corps au milieu de cette farce. Mon bébé dans les bras, je crapahute comme un scarabée protégeant son festin du jour pour subsister les jours de vaches maigres.

L'hiver était là, la neige aussi. Un tapis blanc donnait à la nature une tristesse infinie et mortifère. Le ciel a trop pleuré ces derniers jours sans discontinuer, des pluies torrentielles se sont abattues sur le Djurdjura. On grelottait de froid et surtout de terreur à l'idée que nous serons certainement exécutés une fois que nous ne serons plus utiles à leur projet macabre et leur utopique état intégriste. Les fragments de nos souffrances volent tels des éclats de verre émiettés. Les visages tuméfiés comme un sol boursoufflé par les eaux d'une tempête dévastatrice. Nos corps flétris, consumés par le feu ardent de l'obscurantisme. Nous n'étions à leurs yeux que de simples miasmes que dégagent des corps en putréfaction. Bien que pitoyables, ils se targuent derrière leur alacrité rassurante à

l'image de la grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf. (Fable de La Fontaine.) En vérité, ils sont tellement empêtrés jusqu'au cou dans leur monde d'immondices et de mensonges. Imbibés de haine et de mépris, ils finiront dans la poubelle de l'histoire tout comme le nazisme et le fascisme et tant d'autres dictatures.

Je voulais mourir avant l'hiver, car je déteste le froid et ses morsures. Pas celui qui nous fait grelotter. Non, le froid des cœurs dépourvus de la moindre compassion et d'humanité, des cœurs avides de cruauté. Les repas étaient rationnés et réduits à la portion congrue, celle qui ne vous laisse que la peau sur les os et vous fait mourir lentement, à petit feu. Un matin, un projet gouvernemental de concorde civile est venu semer le trouble chez nos ravisseurs, les rares nouvelles nous parvenant de la ville en faisaient état. Pour la première fois, j'ai lu du désespoir et de la frustration dans les yeux de mes ravisseurs, j'ai alors réalisé que la peur venait de changer de camp en les voyant perdre leurs

grands airs de légats de Dieu. Il y eut alors ceux qui acceptaient la proposition de déposer les armes en s'avouant vaincus, et puis les autres, les chiens enragés, les invétérés qui voulurent continuer le combat au risque d'y perdre la vie. Les nouvelles du maquis n'étaient quant à elles pas très bonnes : les trahisons, la débâcle, les désertions se succédant, la défiance s'installa parmi eux. Nous étions constamment surveillés par l'armée comme le lait sur le feu. Le moindre mouvement était scruté à la loupe. Nous avons marché durant des heures, le but étant de rejoindre un autre groupe de terroristes à soixante kilomètres ou plus, afin de nous ravitailler en denrées alimentaires, mais aussi en munitions. Au cours de ce déplacement, nous fûmes bombardés par des hélicoptères de l'armée. La brute avec laquelle j'étais contrainte de vivre fut tuée. J'étais heureuse, mais n'osais pas crier ma joie. Le plus tragique dans l'histoire est que je ne connaissais même pas son véritable nom, seulement son nom d'emprunt : Abou Katada. Ma fille sera

donc condamnée désormais à porter un nom fictif à l'état-civil, étant née sous X, dans la clandestinité et l'anonymat, un fardeau supplémentaire que je dois porter. Ces barbares prétendants agirent en lieu et place de leur Dieu, resteront à jamais une énigme pour l'histoire. Pourris comme des fruits amers, pendus à un arbre qui ne refleurira plus jamais, ils finiront par se rendre à cette évidence : ils ne seront plus désormais que de simples épouvantails malmenés par le vent et ne faisant même plus peur aux oiseaux qui les narguent. Cette fois, leur sort est scellé et leurs jours sont bien comptés. Une larme, enfin, coule sur la joue de cette femme. Elle me fixe du regard, me fait signe de la main et avec une certaine intonation de voix, comme une supplique, elle dit « A demain mon fils si Dieu nous prête vie. » Elle se leva et disparaît dans la foule comme le brouillard qui se dissipe chassé par le soleil.

Le lendemain, comme à l'accoutumé ma vieille est au rendez-vous. Toujours

souriante, elle me regarde comme si j'étais un membre de sa famille. Sans préambule, elle continue son récit, elle prononce ces mots qui resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Me voilà coincé entre un passé douloureux, un présent monstrueux et un avenir incertain. Dans un passé pas si lointain, j'étais une épouse, souvent répudiée, maltraitée,

constamment battue, prête à fuir le domicile conjugal. Au maquis, je suis réduite à une chose sexuelle. La maltraitance s'est montrée dans le plus hideux et le plus atroce de ses visages. Je ne suis qu'une rescapée d'un univers d'immondice et de terreur que la farce du destin a bien voulu préserver. Un lieu hors du temps, des chemins de terre qui conduisent au fief de l'apocalypse. Des saisons aux façades aveugles se succédant sans rumeurs, s'extirpant dans la douleur. Les jours et les nuits se confondent et se disputent le noir sombre et belliqueux. Les bergers ont fui la montagne pourtant si riche en pâturage à cette période de l'année. Le jour, nous nous terrons comme des rats, pas âme qui bouge. Le silence assourdissant nous écrase les tampons. Seul le bruit incessant des hélicoptères, le ronronnement des camions militaires et le sifflement des balles s'entendent à quelques encablures de notre lieu de captivité. L'obscurité de l'endroit a eu raison de mon acuité visuelle. Autour de moi, je ne vois que des crocs morts.

L'instituteur, un jeune homme qui s'est hasardé à enseigner une fable de la fontaine à ses élèves et prononcé le mot laïcité, un mot qui fait tellement peur à ces gens, a été exécuté la veille. Son fantôme est toujours là, dans cette grotte. J'ai vu le sang gicler du corps de ce malheureux, mais son regard est resté intact. Ses yeux hagards sans sourciller comme pour immortaliser la dernière séquence de ses bourreaux, sans doute comme pièce à conviction, le jour où ils seront jugés devant le tribunal de l'histoire. Ces objecteurs de conscience, ces égarés du futur rient à éclater les veines jugulaires. Que d'artistes, instituteurs et intellectuels ont payé de leur vie, un lourd tribut, parce qu'ils ont osé dire non à l'obscurantisme. Avant d'exécuter le journaliste, ils récitaient la rituelle « danse des psaumes », crachent des mots rêches et sans vergogne qui remuent encore comme des poignards plantés dans mes entrailles. La puanteur de la mort rôdait encore, elle se faisait sentir à des centaines de mètres. Saïd, un homme qui ne me quitte jamais des

yeux, toujours sur mes talons lors de nos déplacements fréquents d'une région à l'autre. Il essaye de me faire passer un message, mais il hésite. Je le trouve différent de ces monstres qui ne font que réciter des louanges à Dieu. Je le trouvais trop silencieux, il ne participait même pas à la rituelle danse des psaumes. Saïd n'a visiblement pas encore dévoilé son jeu. Ce personnage troublant m'inquiète tellement que je n'ose même pas le regarder en face. Je peine à déchiffrer l'énigme de son regard. Je constate à quel point, ils sont à mille lieux du savoir, confinés dans l'obscurité des ténèbres. J'ai failli perdre la raison, le jour où j'ai vu la mort sévir avec son air de grande faucheuse ratisant à tour de bras autour d'elle, écrasant des enfants et des femmes sans défense. Qu'avons-nous donc fait pour provoquer en eux tant de haine ? Ces monstres ne se rassasient donc jamais ? Le goût de la chair déchiquetée, des corps décapités et des têtes écrabouillées sont devenus leur menu du quotidien. J'aurais préféré être emportée par la colère de cette bourrasque meurtrière

de cette nuit d'horreur si ce n'est l'unique amarre qui me rattache à ce monde ; ma fille que je traîne comme un boulet. À peine sortie de la torpeur de cette nuit, voilà que je replonge dans mes délires. Je n'ose plus me regarder dans une glace, je ne veux plus me souvenir. Malika me fixe des yeux et assène ces quelques phrases lourdes de sens qui résonnent encore aujourd'hui comme un couperet dans mes oreilles. Toi qui m'écoutes, tu sembles étonné par mon langage perfide.

Je trouvais curieuse cette façon de changer de ton, mais j'ai vite compris qu'elle s'adresse à notre conscience collective, pour éveiller en nous le peu d'humain qui nous reste. Pour vous, disait-elle, c'est juste des mots posés sur un vécu amer. Un tableau sombre maculé de sangs et de terreurs pourtant si véridique. Tu le trouves dur et saillant comme les stigmates gravés dans les cœurs de celles et de ceux qui refusent d'aimer la haine et haïr l'amour ; cette brisure d'une fraternité déjà trahie à

maintes et maintes reprises. Un juste milieu n'est plus possible aujourd'hui. Je voudrais juste mourir du sommeil du juste et ne plus devoir rendre des comptes à mes bourreaux. Je les reconnaîtrais un à un, car ils sont parmi nous aujourd'hui tapis dans l'ombre.

Ces effarouchés devaient sortir du sarcasme de l'ignorance et de l'obscurantisme. Leurs multiples facettes boursoufflées par l'arrogance dessinent des chemins inachevés que l'histoire a bannis depuis des lustres. L'esprit malsain de nos bourreaux hume des désirs pleins de verve et de fougue. Devenus depuis maîtres dans l'art de fabriquer des fatwas et de décapiter les têtes de leurs victimes.

Quant à Zoubida, la malheureuse était là juste pour entretenir le moral de la troupe. Ils disaient qu'en période de djihad, une femme doit entretenir des relations sexuelles avec les combattants par devoir religieux. Je découvre alors un monde parallèle, une autre sacralité allant à contresens de

tous les principes de la morale. Un monde perfide, hypocrite et ridicule. Même la montagne s'insurge, désappointée, elle crie sa douleur et le fait connaître à sa manière. Elle grogne de colère par le fait de leur absurdité manifeste. La terre refuse la verdure, les coquelicots ne fleurissent plus et les arbres donnent des fruits amers que personne ne peut déguster. Tout le monde s'est donné le mot de ne plus procréer tant que ces vermines de terroristes écument le Djurdjura.

Depuis, je m'interroge sur cette silhouette qui vient chaque soir sans permission hanter mes cauchemars. J'entends sa voix qui ne parle pas, qui ne crie pas. La voix du silence ambigu qui refuse de se taire. Le bruit d'une ombre qui cogite autour de moi. Une ombre ne fait pas de bruit me direz vous, eh bien oui de nos jours les ombres nous dévisagent, nous crient dessus à éclater les veines, nous crachent leur venin, nous vomissent un discours de haine qui nous empêche de vivre. Le petit matin blafard, opaque,

se laisse glisser dans la brume qui cache le Djurdjura culminant dans un mouchoir de poche entre ciel et terre.

Le jour palpite comme le cœur d'un nouveau-né qui découvre la vie. Les premières lueurs du jour jaillissent d'entre les entrailles d'une blessure mal soignée et qui saigne abondamment. Bizarres, les vautours ne prient plus ce matin. Seuls, quelques-uns sont restés pour garder les brebis égarées que nous sommes. Un vent aigre et frais secoue les petits arbustes et les rares sapins qui meublent le paysage déjà très éprouvé par les nombreux feux de forêt. L'hiver, on souffrait du froid, il pleuvait et il neigeait dans le Djurdjura. On a faim, tout comme les loups qui approchent de la grotte le soir pour grignoter les restes de nos repas quand il en reste, car nous ne mangeons pas à notre faim nous aussi. Leurs yeux illuminent les nuits sombres et dessinent des ombres chétives que nous sommes, marquées par la peur et la famine. Les chacals qui nous gardent

eux sont plus cruels que ces animaux qui ne sont en fait que dans leur nature de prédateurs.

Désappointée de ne point s'éterniser, la nuit s'extirpe douloureusement. Le jour timide pointe le bout de son nez, narguant la lune et les étoiles les regardant disparaître dans le néant. La vie diurne reprend ses droits. Désarçonné par le silence nocturne, le vacarme jacasseur du jour traverse cette petite vaguelette vouée à se briser sur les miasmes de nos corps qui brûlent de mille feux. Il est des incendies qui ne s'éteignent pas, à l'image du bûcher qui terrasse nos corps frêles et avachis. J'ai tellement prêché dans le désert de l'absurde, qu'aujourd'hui, je ne crois plus en rien. Ni la vérité, ni le mensonge, ni la guerre, ni la paix, tout n'est que mirage planté dans le corps de l'imaginaire. Faut-il défaire l'histoire et refaire l'homme ? La misère travestie, emporte nos corps anorexiques amoindris par le régime drastique de nos repas d'oiseaux. Ce matin, ils ont exécuté l'un des leurs. Ne supportant

plus leur danse des psaumes sans doute, il a décidé de se faire la malle, mais sans compter sur l'intrépide vigilance du diable.

Assis sur leur mensonge, ils ne sont qu'une entorse à l'histoire provoquée par une pandémie ravageuse de civilisations. Magnétisé par la peur, mais non dissuadée par ce qui vient de se passer, je continue à ressasser dans ma folie fictionnelle une idée farfelue peut-être, mais qui peut me sauver de ce traquenard. Je repense à cet homme qui ne me lâche pas des yeux un seul instant. Est-il épris de moi ou seulement pour assouvir ses fantasmes qu'il me regarde d'un air languissant. ? Pour le savoir, je dois me prêter alors au jeu. Tourmenté et glacé d'épouvante, l'esprit de Malika est séquestré dans une idée folle. Elle s'époumone à s'éclater les veines. Elle ressasse et récite sans cesse ce brin de folie farfelu qui l'habite depuis fort longtemps. Toujours seule avec cette pensée parfois nourrie d'espoir parfois sournoise, toujours courbé sous son poids, Malika supporte

mal sa captivité. L'idée de s'enfuir la hante. S'enfuir, oui, mais pour aller où, quel chemin emprunter dans les méandres de cette forêt dense et inhospitalière. Et puis sans l'aide de quelqu'un, je vois mal comment Malika échappera à cette bande de harangueurs. Comment une idée aussi folle, aurait elle put lui traverser l'esprit. Un nuage semble se dresser entre cette idée et elle. Dissuadée par tant d'obstacles, elle se résigne au désespoir et le désarroi reprend le dessus. Elle se torture les neurones comme un bateau ivre qui tangue, elle trébuche dans ce monde obscur. Elle se cherche une excuse à sa mort, mais n'en voit point. « Au moins, si ma mort était utile à d'autres ou servirait une cause, je me réjouirais même après mon trépas » pense-t-elle. Malika regarde Saïd et cette même idée, de fuir revient au galop ; comme une lumière qui vient chasser l'obscurité. Elle se prête au jeu de la séduction, elle se rapproche de plus en plus de Saïd, lui fait les yeux de biche. Son destin ne lui sera d'aucun secours, seule son imagination et son pouvoir de

séduction la sauvera de ce traquenard. Une comédie dans son acte un se prépare. Souvent, on commence une histoire, on pense maîtriser le cours, mais jamais la fin.

Bien que peu expérimentée de mon vécu pas très reluisant et l'hypocrisie du monde extérieur, je déploie tout le charme et la séduction pour appâter Saïd.

Avec une détermination qui n'avait d'égale que mon chagrin et mon désespoir, je mets le maximum de candeur et de sérieux dans mon attitude envers lui. Je lui accorde alors toute mon attention. Je crois qu'il apprécie malgré son extrême froideur, et d'immenses réticences. C'est dans ma vie de misérable épouse qu'il m'a fallu presque tout apprendre de l'instinct de survie, la malice, le semblant d'être et le mensonge.

Étrange sentiment de paix commence à l'envahir. Je vous le dis d'emblée cette familiarité spontanée avec Saïd n'est pas fortuite. Elle ressasse dans sa tête

une idée farfelue peut être, mais qui peut la sauver de ce traquenard. Le bourreau devient alors à son tour une proie.

Saïd ne manifestait son existence que d'une manière très réservée. Sa vie paraissait pleine de secrets. Il est toujours là, trapu comme il était, il ne passait pas inaperçu dans ce décor sombre et ténu. Je lis dans ses yeux une rancœur irascible envers ceux qui l'ont contraint à quitter son innocence pour devenir un hors-la-loi.

Je commence à m'habituer à son regard furtif, mais cette fois, je ne me dérobe pas, je le fixe des yeux. Mes envies de femmes sont refroidies, mais pas mon désir farouche de fuir. Décidée à en découdre une bonne fois pour toutes. Sans détourner son regard, je lui assène ces quelques phrases comme pour le provoquer.

-Pourquoi êtes-vous constamment sur mes pas, cela ne vous suffit pas de nous maltraiter comme des chiennes ? Telle une dystocie,

congestionnée au bas-ventre de l'immondice. La parole le trahit.

Taciturne et point jacasseur Saïd se mure encore une fois dans son silence, cogite autour des mots, cherchant son verbe un petit instant comme une couleuvre qui peine à se débarrasser de sa mue. Ce personnage troublant m'inquiète tellement. Je peine à déchiffrer les simagrées dissimulées sous l'énigme de son regard. Décidée à le faire réagir, je le harcèle encore par des propos assassins et saillants.

Nous sommes devenues fanges, miasmes, et débris d'humains par la maltraitance que vous nous faites subir. Nos corps anorexiques, squelettiques ressemblent à une terre brûlée jusqu'aux strates les plus profondes de l'écorce terrestre. Une terre stérile, qui ne produira plus grand-chose. Je guette un commentaire qui ne vient pas. Saïd se mure encore une fois dans son mutisme habituel. D'abord imperturbable, droit dans ses bottes, il acquiesce le coup, je le sens mal à l'aise, il se détourne même de mes propos, mais au bout de

quelques instants, il éclate en sanglots. À ce moment, j'ai constaté à quel point le fardeau qu'il portait était lourd, aussi lourd que j'en suis arrivé même à oublier mes chaînes. La voix, happée et sourde n'est plus qu'un murmure, telle une vague sinueuse née de tremolos. Une voix sans timbre et presque inaudible.

Tu veux connaître mon histoire et comment suis je arrivé au maquis ?

Alors toute cette hardiesse dont faisait montre Saïd, s'estompe pour révéler au grand jour un homme frêle et abattu, miné par la rudesse du maquis. Un visage ravagé, au regard absent et creusé d'ombres. Les paroles qu'il prononce ne sont que des bribes, un murmure, un étrange soliloque. Il se libère enfin de sa carapace de terroriste et décide de me raconter son histoire.

À vrai dire, mon histoire appartient au passé, et comme souvent, c'est un passé très houleux et douloureux, je préfère ne plus le ressusciter. Je ne veux plus me rappeler de cette

pièce de théâtre macabre, dessinée à l'encre rouge comme le sang qui irrigue mon corps. Je ne suis rien d'autre qu'un égaré dans le chemin de l'absurde, oui, je le reconnais. Je suis une erreur du destin. Je ne voudrais plus me souvenir et d'ailleurs en quoi cela vous avancerait de connaître mon histoire. Je ne baisse pas les yeux pour lui faire savoir que je voudrais connaître davantage son vécu. Puisque vous insistez, je vais vous raconter comment j'ai atterri au maquis.

Il faut peut-être reprendre dès le début. Disait-il L'histoire n'oublie jamais, elle fait semblant. Elle surgit souvent comme un ouragan soufflé par la mort, là où on s'attend le moins. Trop de vérités ont été ignorées. Alors il commence son récit : « Je n'outrepasse aucunement la vérité en disant que mon père est le responsable de ce que je suis devenu aujourd'hui, je suis le fruit du diable. » Balancé comme ça en pleine figure, me fait tressauter. Je me laisse émouvoir, appâtée comme le chien de Pavlov. Mon envie de connaître davantage me brûle.

Mon père était une créature exécrationnelle, il nous maltraitait, nous méprisait, nous affamait alors qu'il se permettait de festoyer chaque soir. Il était sans doute lui aussi une farce du destin, un accident de l'histoire. Il s'arrangeait toujours pour être absent quand j'ai âprement besoin de sa protection. Il n'était présent que pour battre ma mère et s'offrir des ébats au lit. Le reste lui importait peu. Le soir, je ne dormais presque plus. Les tic-tacs de l'horloge sont assommants, ils raisonnent dans ma tête comme un tremblement de terre. Je scrute les ding-dongs de l'horloge, je les comptais un à un pour connaître l'heure. Généralement, c'est vers trois heures du matin que mon père arrive ivre mort, il vacille comme un lampadaire mal fixé que le vent malmène dans tous les sens. Gorgé comme une éponge, je l'entends balbutier, marmonner des semblants de phrases que je devine à peine. Il aime raconter ses aventures du soir, pour torturer ma mère. Elle profitait de son état d'ivrogne, elle lui faisait les poches pour lui grappiller le peu d'argent qui lui restait, pour nous

nourrir. Il m'arrive souvent de somnoler à l'école, faute d'avoir mal dormi le soir précédent. Je me faisais rappeler à l'ordre par mon professeur. Mon père est souvent convoqué par le directeur de l'établissement, mais n'a jamais daigné répondre aux convocations. C'est ma mère qui jouait le rôle du père. À treize ans, je suis viré de l'école, très jeune, je faisais des petits boulots çà et là. Les rapports qui régissent notre société sont restés féodaux. Le monde change, mais nous sommes restés figés, fidèles à notre réputation de gens archaïques. Vous en savez sur nos vécus toutes les trois plus que nous, puisque vous avez écrit un bout de notre histoire pas très reluisante n'est ce pas ?

Il se retranche dans son mutisme habituel, il semble que le remords soit en train de gagner du terrain. Mais que dis-je ? Ces gens n'ont pas de conscience ou bien, ils l'ont étouffée comme la plupart de leurs victimes sans leur permettre le droit de se défendre.

Je suis subjugué, fasciné par le paradoxe et les antagonismes que nous offre la vie au quotidien. Nous luttons pour survivre, mais grandir, c'est synonyme de vieillesse qui

conduit inexorablement à la fin, c'est-à-dire la mort.

Vivre, c'est mourir chaque jour un peu plus. Le jour combat la nuit et vis-versa jusqu'à la fin des temps. Le sourire et les larmes sont le propre de l'homme, il n'est guère heureux que lorsque il se torture de plaisir. Il se dit bienfaiteur, mais ses balivernes sont diaboliques et destructrices. La bourrasque et la tornade des mots insipides et haineux que vous proférez à longueur de journée raisonnent sans discontinuer dans ma tête. Vous avez ôté la vie à mes enfants, mes proches ont été égorgés et décapités. Vous avez brûlé, saccagé nos maisons. Vous avez ruiné ma vie. Bentalha se souviendra toujours de cette nuit meurtrière. Cela montre combien a la peau dure le vieux déterminisme religieux illustré par vos Fatwas. C'est une infâme calomnie que de nous faire manifester un espoir de vie meilleure sous le joug de vos préceptes sortis et dépoussiérés de vos fantasmes religieux.

Il est indéniable que je viens de réussir à placer une frappe chirurgicale, dans la

pastèque de Saïd. J'ai appuyé là où ça fait mal. Il me regarde avec insistance cette fois et me dit. « D'où te vient toute cette richesse d'esprit ? C'est bien la première fois que je vois une victime s'exprimer de la sorte face à son bourreau » Je viens de planter un sacré doute dans la tête de Saïd le terroriste. Visiblement, entre la victime et bourreau, il n'y a qu'un pas à franchir, la peur, et elle est souvent du côté du bourreau.

Tel un spectre figé et muet, je regarde Saïd, nous avons tous les deux un handicap manifeste, lui de n'avoir pas pu affronter la justice et moi de n'avoir pas pu défendre ma dignité de femme. Je reviens à mon ancienne adresse, non ce n'est pas ce lieu macabre qui me rappelle tant de blessures et de mauvais souvenirs, mais celle de mon être intérieur : la paix de l'âme. Je la conjure de m'abriter encore une fois, mais me rebiffe parce que je me suis résignée en laissant Abou Katada me faire un enfant sans résistance.

Ma colère est vieille, silencieuse, folle, j'aime la haïr. Son cri est puissant, long

et rauque. Elle me fait subir des tortures atroces. Celle de Saïd est mauvaise conseillère, elle l'a poussée dans les bras du terrorisme barbare. Nous étions donc toutes les deux victimes du hasard, ou de la farce du destin. Son histoire m'a profondément marqué, j'avais de la compassion pour lui, de la pitié même, mais à ce stade, le syndrome de Stockholm n'avait pas encore eu lieu. À son tour, Malika essaie de lui résumer sa vie en quelques lignes : son enfance et adolescence massacrées, son âme saccagée par ces agressions, et son incapacité à oublier cette nuit du massacre. La vie chaotique passée auprès d'un conjoint violent. Cette fois, Malika lui demande un peu plus de détails sur sa vie, et lui en livre également davantage. Elle lui raconte le calvaire de ses enfants après le sien, victime du même pervers, les contradictions de la justice qui ne lui a jamais donné raison pour divorcer, l'hypocrisie et l'abandon de sa famille. Ses parents ne se sentent plus concernés par la vie infernale que vit leur fille. Bien au contraire, ils la

dissuadent dans son entreprise de se séparer de son bourreau. Une femme divorcée est un déshonneur pour la famille, disent-ils.

La faim nous pourchasse comme un gibier, on se nourrit d'herbe et de restes d'animaux qu'on dispute aux chacals. Le vent qui arrive du sud assèche nos corps et nos gosiers. Entre deux sources, le désert draine les quelques fraîcheur qui nous restent. Toute envie de continuer s'estompe, Résignés, nous prions Dieu d'abrèger nos souffrances. Pendant ce temps, le ciel reste muet à toutes nos prières. Apparemment, Dieu n'est disponible que pour les morts, abandonnant les vivants à leur triste sort. Pris entre deux feux, nos bourreaux déterminés à nous pendre hurlent à la mort et l'armée qui resserre l'étau sur tous les groupes terroristes qui sévissent dans la région. Nous sommes devenus qu'un haché de viande sans goût que même les loups affamés trouveraient infeste, tant les miasmes que dégagent nos corps sentent mauvais. Notre salut est de se rendre à l'armée au risque d'être

confondu et abattu. Par amour à Saïd, j'ai renoncé à cette idée. Quel paradoxe ! Une victime qui tombe amoureuse de son bourreau, prête à se sacrifier pour lui. Certes, Saïd n'a pas du sang sur les mains, mais reste un terroriste tout de même.

Captive, mon esprit, ma liberté, de penser est séquestrée, enfermée comme si le temps s'est arrêté, figé. Depuis, je cours comme une pestiférée cherchant son point de chute, fuyant sa raison d'être pour trouver ce maudit point astral. Le jour, ils ressemblent à des anges, ou des messies qui vous vomissent des discours de fraternité et de tolérance. Dit-elle dans un ton hargneux. Ils viennent même verser des larmes de crocodile après leurs forfaits. Le soir venu, ils deviennent des loups-garous ou des Dracula avides de sang. Ils nous massacrent à coups de hache et nous achèvent à la Kalachnikov. Ils ont eu les corps de mes enfants, mais pas leur âme. Je ne veux pas ressembler à cette farce stupide, dit-t-elle, que personne ne trouve amusante désormais ou a cette

morsure de l'histoire qui a laissé pour seule empreinte dans mes cauchemars, des cadavres et les cendres de corps calcinés. La vanité de la comédie humaine est grotesque, cousue de fil blanc sur un décor noirci par la barbarie et la monstruosité des hommes. Cette nuit, qui ne veut pas s'éclipser, est la plus longue de toute mon existence. Depuis, je peine à digérer, cette hargne, ce désir de vengeance. Je peine à m'en défaire, elle me dévore. Elle me colle à la peau comme une sangsue vidant sa proie, elle me fait souffrir. Enfin, une larme coule sur sa joue qu'elle s'empresse d'un geste machinal à essuyer. Comment après tant d'années de malheurs et de souffrance Malika peut, elle rester aussi Zen, stoïque et digne dans sa douleur. Saïd a pu convaincre quelques éléments de son groupe à déposer les armes et se rendre à l'armée. Une entreprise très risquée puisque l'autre partie et à leur tête l'émir qui avait succédé à Abou Qatada le sanguinaire, refusait catégoriquement de se rendre, rejetant toute idée de reddition. Ce

dernier menaçait même de mort tous individus tentant cette entreprise.

Tous les chemins de la liberté ne se dessinent pas au bout d'un fusil. Toutes les odeurs des aurores, et tous les parfums des petits matins ne se hument pas de la même façon. Ce matin, nous avons pris notre destin en main. Saïd et deux autres terroristes sont prêts à assumer leur passé. Ils décident enfin de se rendre à la justice. Accompagnés de deux autres éléments et profitant de l'absence de l'émir et ses sbires, nous avons pris le chemin de la sagesse et du sensé. Nous avons décidé de nous rendre aux autorités militaires. La naissance de l'aube ivre et indécise, complice de notre évasion, s'éternise quelque peu pour nous permettre de prendre la poudre d'escampette sans réveiller les soupçons de ceux qui ont décidé de persister dans cette voie sans issue. Je me sens revivre, renaître, je vois la fin de ce cauchemar, de cette tragédie rocambolesque se dessiner enfin. Saïd est redevenu un homme, un humain parfumé de tendresse et habillé de

toutes les bonnes intentions du monde. Cette fois, je ris au nez de l'absurde, je nargue l'obscurantisme dans toute sa laideur. Je suis ivre de liberté, bien que le chemin qui y conduit reste long et semé d'embûches. Tous les rêves, tous les cauchemars ne s'interprètent pas de la même façon. Les miens sont confus et s'entremêlent dans une équation à plusieurs inconnues. Je tente d'interroger mon vécu si complexe. Je tente de recoudre la blessure que m'a occasionnée toute cette histoire, alors je rassemble tous les fragments de mon existence. Mis bout-à-bout comme pour recoller un vase parti en mille morceaux, mon histoire ressemble à un puzzle impossible à reconstituer ou l'émiettement d'un corps déchiqueté, sans âme que je peine à soulager en vain.

Nous avons erré pendant des semaines dans le Djurdjura. Grâce aux réseaux de soutien dont nous avons bénéficié et surtout les relations sympathiques qu'avait tissées Saïd avec les membres de ces soutiens, quand il était

responsable de la logistique, nous avons pu survivre. Nous étions constamment ravitaillés en denrées alimentaires, bien peu, il faut le dire, mais une aide très précieuse qui nous permettait de tenir. Tout le problème résidait alors dans la façon de rentrer en contact avec les responsables de l'armée, sans attirer l'attention des autres groupes qui étaient contre cette loi du pardon.

« Le malheur est le lieu commun à tous les hommes, mais certains malheurs engendrent la haine de l'autre, car la responsabilité de ce qui nous arrive doit être supportée par d'autres que nous ». Elle n'avait pas tort Malika, l'enfer, c'est l'autre disait Jean Paul Sartre. Certes, il existe, dans ce bas-monde, des gens qui acquièrent le jour ce dont ils ont rêvé la nuit et il en est même qui passent des nuits à se demander ce qu'ils pourraient avoir de plus le lendemain. Par contre, beaucoup d'autres ne mangent pas à leur faim. Ils courbent l'échine du matin au soir, ceux-là ont consommé leur pain noir mais le pain blanc n'est pas pour eux, c'est pour cela qu'ils continuent à

manger toujours leur pain noir. Malika était de ceux-là. Soudain, elle se leva et s'excusa de m'avoir importuné par son histoire que personne ne trouverait intéressante aujourd'hui. Bentalha la martyre est omise oubliée et mon existence n'est qu'un amer souvenir. Disait-elle. Je la voyais fondre dans la foule, tressaillant comme un roseau que le vent malmène dans tous les sens le jour de grande tempête.

« Pour moi, un bon terroriste est un terroriste mort ! » Tout est dit dans cette phrase qui sonne comme un verdict ou une sentence de tribunal. Me répliqua Malika d'un ton hargneux et coléreux, appuyant sur chaque mot pour marquer sa colère. « La Concorde civile, la Réconciliation nationale » ne sont que des subterfuges pour nous endormir et permettre à ces égorgeurs d'enfants et de femmes de fuir la justice. Au bout de 2 heures de polémique, nous quittâmes chacun campant sur ses positions. Je suis rentré

chez moi avec mille et une questions qui me taraudent les neurones. Deux jours après, je revois Malika toujours à la même place assise sur le banc. Je m'approche d'elle, je lui présente les civilités d'usage. Sans préambule, je lui balance cette phrase qui la fait sourire du coin des lèvres. « Vous avez réussi à semer le doute dans ma conscience, Madame ! » Alors, tant mieux, je le voyais bien dans tes yeux, ils disent toujours la vérité, rétorqua Malika. Je me sentais tel un enfant portant toutes les idioties du monde, je me cachais dans ma naïveté débordante, hélas trop visible. Cette femme m'a ouvert les yeux sur des vérités non dites, elle avait un langage singulier et surtout très convainquant.

Malika continue son récit : Dans deux jours, cela fera vingt ans ans, une date qui ravive mes souffrances. J'aurais tant voulu être amnésique et ne plus me remémorer ces scènes atroces maquillées de sang et de haine. Depuis ce jour maudit, le 23 septembre 1997, je n'ai plus revu mes enfants. Ils sont partis sans dire au revoir, sans me dire

Adieu. Mais le savaient-ils ? Parfois, il me semble que oui. Et cela me culpabilise énormément. Je n'ai pas été capable de les protéger, j'ai été tellement méprisable, mais avais-je la faculté et toute la latitude pour le faire. ? La question ne mérite même pas d'être posée. Comment une mère peut-elle être aussi cruelle pour ne pas venir en aide à ses propres enfants qui se font massacrer à la hache et au couteau sous ses propres yeux.

La reddition.

Une peur bleue s'empare de Saïd, elle se noue comme une corde autour de son cou et l'asphyxie tel un condamné

sur l'échafaud. Le regard ébloui par les lumières des projecteurs éclairant le camp où sont rassemblés tous les terroristes qui ont rendu les armes, acceptant leur reddition. L'esprit absent contemplatif du mirage et de l'imaginaire, Saïd écrasé par le poids des remords qui le torture d'avoir servi leur entreprise macabre, se trifouille à chercher son âme. Endossant un manteau couleur fade, sans grâce ni caractère, un peu délavé, à se demander qui porte l'autre. Il se faufile, le pas pressé comme un chat affrontant une grande cohue le jour de marché. Il se fraye un chemin au milieu de tous ces terroristes qui se rendent à l'armée. Je le vois s'éloigner en me faisant un grand signe de la main. Je comprends alors que je suis seule au monde et faible comme cette bougie en fin de vie qui se meurt à éclairer les autres. Pendant son incarcération, je lui rendais visite toutes les semaines et nous discussions au parloir au sujet de notre avenir une fois qu'il aura recouvré la liberté. Je rendais souvent visite à sa mère Aïcha qui ne s'est jamais remariée depuis ce drame, préférant se

consacrer à élever les petits frères de Saïd. Pour ma part, je me force à oublier mes souffrances au milieu de mon ivresse taciturne. Je n'ai jamais cherché à revoir ma fille Fatima née au maquis. Prise entre deux chagrins presque mortels. Je déambule d'une souffrance à l'autre : la nostalgie de revoir mes enfants assassinés, l'éloignement de ma fille Fatima et celle de ne plus revoir Saïd, le seul homme que j'ai réellement aimé. Huit mois plus tard, Saïd a bénéficié de la clémence que lui offrait cette loi. Nous aspirons enfin à une vie saine, simple et tranquille. Quant à cette maudite loi, je la hais et je l'adore. Je la hais, car les bourreaux qui ont assassiné Bentalha courent toujours, je l'adore parce qu'elle m'a permis de retrouver Saïd. Notre passé de victime et de bourreau refait souvent surface, serinée dans les commérages et les discussions de café. De nombreux titres de journaux ont longtemps fait de cette histoire leurs choux gras. Une histoire certes controversée, mais elle a jeté un pavé dans la mare. Une belle et vile histoire

selon, que l'on soit dans un camp ou dans l'autre, cela dépend de quel côté on se situe, celui des victimes ou celui des terroristes. Telle une funambule, je jouais les équilibristes pour trouver le juste-milieu. La farce du Destin Dans notre fuite, nous avons écumé de nombreux villages fantômes, abandonnés par leurs habitants. Le vent rabattait la fumée des cendres encore vives des hameaux incendiés. Les Effluves des corps calcinés, emplissaient les narines, telles des miasmes que dégagent des corps putréfiés, une odeur âcre qui n'a jamais quitté depuis mon odorat à ce jour. Nous assistons aux derniers soubresauts d'une idée périmée que le temps a bannie de notre courte mémoire. Un passé transparent déjà mort de sa conscience, vidé de sa substance. Un présent maigre et chétif, avide de savoir et de progrès. Un avenir incertain certes, mais plein de vie nous attend Saïd et moi. Aujourd'hui, il me reste de ce monde cabalistique meublé d'horreur et d'ignominie, une image hideuse de l'homme prédateur. Il me reste aussi de cette histoire, les

fantasmes d'un mensonge habillé d'immondices, folâtrant sans retenue, et dansant sur un air ridicule et batifolant. Loin des magmas de l'obscurantisme, le Djurdjura veille sur notre histoire naissante. Un air très pur remplissait nos émotions de joie et d'espoir. Nous respirons enfin la liberté du mouvement, mais surtout la liberté de rêver, de pleurer, de penser, d'aimer avec passion ou de mourir dans la quiétude. La seule bonne nouvelle que nous souffle cette histoire, comme dans tous les récits aussi tragiques fussent-ils, c'est ce grain d'amour qui vient chasser l'ignoble et l'affreux. Lorsqu'il y a vingt ans, je fus kidnappé par ces génies de l'obscurantisme, je sentais en moi deux âges. Mes sentiments alors avaient vieilli mille fois plus vite que mon corps. Tout était mort en moi. Je n'étais plus capable d'abriter un sentiment d'amour, de tendresse ou de compassion. Mais voilà que l'amour vient jeter son dévolu sur nous. Il nous a surpris Saïd et moi en plein maquis. Une histoire d'amour née dans le brouillard opaque de l'insensé ténébreux d'une époque scabreuse. Ce

n'est pas encore le nirvana, mais ça y ressemble.

La foule marmonnait des insultes, nous lançait des regards menaçants et méchants. Nous formions Saïd et moi un couple anachronique, étrange, terne et sans gloire, diraient certains. Une histoire qui dérange par son sacrifice. Saïd risque la condamnation à mort en se livrant à la justice et moi à bannir ma vengeance au nom d'un amour contre nature. Un bourreau épris de sa victime. Une victime qui succombe aux charmes d'un terroriste qui n'en est pas un. Un air de nostalgie torture mes neurones. Je décide alors de farfouiller dans mes souvenirs en mettant sens dessus dessous les quelques bribes de bonheurs pioncés au fin fond de mon vécu. Tout remonte en surface et le passé me rattrape. J'interroge les allées qui ne mènent nulle part, les maisons balafrees et mal cousues souffrent encore de la violence du massacre. Les souvenirs rapiécés de ma cité donnent une impression de fin du monde ou presque. Les murs et les taudis inhabités de Bentalha martyrisée

respirent encore un air de mélancolie. J'ai presque de la phobie à adresser la parole aux gens. Tout est sombre, humide et froid dans et autour de moi. Ma mémoire a zappé les histoires, les voix, les noms, les dates et les visages. Je ne reconnais plus la bourgade qui m'a vu naître, ni les rues escarpées où j'ai couru pieds nus et les cheveux dans le vent. Les quelques personnes qui ont refusé de partir portent encore les séquelles de cette nuit d'horreur. La seule chose dont j'ai réussi rudement jusqu'à présent à entretenir, c'est de me montrer pleine de morgue et de condescendance vis-à-vis de tout ce décor apocalyptique.

J'ai cherché en vain les tombes de mes deux enfants. Aucune trace, pourtant, ils sont là, enterrés parmi ces innocents assassinés au nom d'une idée folle, un idéal obscur et macabre. Peut-être, c'est mieux ainsi, je les verrais dans une autre vie peut-être ? Je leur dirais ce mot qu'on ne prononce pas assez ou pas du tout, un mot proscrit presque banni de notre vocabulaire aujourd'hui tant le poids de l'absurde et des

coutumes nous écrasent. Je leur dirais tout l'amour que je leur porte. Aujourd'hui, je suis en colère, en colère de n'avoir pas pu ou su raconter ma douleur en tant qu'épouse, mes souffrances en tant que mère et mépris en tant que femme. J'ai trop laissé vomir dans mon fort intérieur une ire boursouflée par une anar primitive et sédentaire. Un embryon de révolte étouffé par le machisme d'une société et le comportement phallocrate de l'homme.

Depuis bientôt vingt ans, j'ai appris à me battre, seulement voilà, j'ai comme l'impression de me battre contre des moulins à vent, mais je ne baisse pas les bras pour autant. Je continue mon combat tant que ces cris de douleur de toutes ces femmes maltraitées restent muets et sans écho.

Elle m'a raconté toute l'histoire. « Souviens-toi et parles-en aux autres ! C'est mon histoire. Il ne faut pas qu'elle se perde. » Malika prit congé avec le sentiment de se savoir débarrasser du fardeau de son vécu. Elle se sent libérée de sa parole et de sa mémoire. Ce soir-là, je n'ai presque pas fermé l'œil. Le visage de cette malheureuse ne me quitte plus. Je revois encore ses yeux tuméfiés, rongés par les flots de larmes qu'elle a dû verser tout au long de sa vie. Durant des semaines Malika n'est plus réapparue.

Elle était là un jour, elle est revenue, assise au bout du banc comme d'habitude, avec un pardessus élimé, dont on n'aurait su dire si un jour, il avait été neuf, et je me suis toujours demandé lequel portait finalement l'autre. Suant de douleur et de rage aussi de ne pouvoir faire plus de tours, mieux, et plus vite. Ce matin-là, j'en étais à mon septième tour et je rejoignais notre banc, quand en approchant, je l'ai vu, lui. Un vieil

homme, à la place de Malika. Je me suis assis et machinalement, j'ai dit bonjour, il n'a pas répondu. Puis, au bout d'un certain temps, il s'est tourné vers moi, une larme coulait sur sa joue. "Elle est partie hier, en rentrant de votre entrevue m'a t'il dit, mais avant elle m'a demandé de venir vous prévenir, parce qu'elle savait que vous alliez vous inquiéter. Elle m'a parlé de vous tous les jours, de toutes vos conversations, et de votre regard surtout, et elle avait raison. Elle aurait aimé avoir un fils comme vous. Elle était condamnée et elle m'a dit que c'est grâce à vous qu'elle a tenu si longtemps, elle voulait revoir le printemps. Elle ne s'est jamais remise de la perte de ses enfants assassinés lors du massacre de Bentalha et de la séparation de sa fille depuis qu'elle a été placée en orphelinat contre son gré. Alors je voulais aussi vous remercier de me l'avoir gardé en vie un peu plus." Il s'est levé, m'a serré la main et est parti. Je suis resté là, prostré par la prise de conscience de tout ce qui s'était joué à mon insu, et par l'immense tristesse d'avoir perdu ma vieille. J'ai pleuré

longtemps, puis je suis parti moi aussi avec l'immense tristesse de savoir que je ne verrais plus Malika.

Cela fera deux mois dans deux jours, je n'ai jamais plus couru autour de ma cité.

Le vieil homme a remplacé Malika, je le vois tous les jours assis sur le même banc. Tout comme elle, il était très silencieux, presque transparent. Décidé à percer le mystère que couve cette histoire qui n'a pas encore dévoilé tous ses secrets, je renoue avec le seul lien qui me reste pour trouver la fille de Malika.

Sur le banc du jardin public, le vieil homme est assis, appuyé sur sa canne, le regard triste et lointain. Tout autour, c'est la vie dans toute sa splendeur, des enfants qui jouent dans l'insouciance. Ah, comme elle est belle

l'innocence ! Il semble attendre la mort. Il est fatigué, immobile, ses doigts noueux croisés, il émiette du pain pour nourrir des pigeons, lui qui le soir dort souvent le ventre creux. Les oiseaux tout heureux gazouillent sans se soucier des passants. Le gloussement des pigeons couvre le brouhaha du public jacasseur. Depuis l'hiver dernier, Saïd vit seul. Depuis qu'il a perdu sa femme Malika, tout son être est en deuil. La pension que lui a attribuée l'Etat tarde à venir, car la bureaucratie, ce mal, qui gangrène nos administrations, a de beaux jours à couler encore. Même l'épicier du coin ne lui fait plus crédit, car son ardoise est assez garnie et l'addition est assez lourde à porter pour un vieillard. À force de le côtoyer, nous sommes devenus des amis. Il me fait part de ses sentiments les plus acerbes vis-à-vis de la société.

« Au bout du chemin de l'existence, je découvre l'ampleur des dégâts occasionnée par le choix que je me suis infligé, celui de fuir la justice de mon pays et s'allier à une bande de malfrats ignares. Un sentiment de dystocie me

congestive. Je n'arrive plus à accoucher de cette haine rageuse qui m'a habité durant les années que j'ai passé au maquis. Ce n'est pas faute d'essayer, mais parce que je continue à souffrir des préjugés infâmes et infondés que me fait subir une société maladroite, égoïste et revancharde. Je suis las de porter un fardeau de sentiments superflus et que je n'arrive plus à m'en débarrasser. Je vis presque en ermite depuis que Malika m'a quittée. Je meurs à petites doses. Les hivers seront plus durs sans Malika. » Disait-il. Un jour il ne se sentait pas bien et j'ai dû le raccompagner jusqu'à chez lui. Dans sa cité, personne ne lui parle, personne ne s'intéresse à lui. Il vit dans une mansarde à moitié délabrée où toutes les choses ont leur propre histoire. Au fond dans un recoin de la chambre on aperçoit une chaise et un sommier. Le portrait jauni de Malika, la femme de sa vie disparue l'an dernier, est posé sur le chevet d'une vieille commode. Les minutes, les heures, les jours passent en cadence. Le tic-tac de l'horloge lui rappelle inlassablement que le temps lui est compté. Il attend

patiemment la mort qui approche en silence. Au loin ses souvenirs bercent son existence, comme un mirage voguant sur l'horizon de l'infini. Mais jamais il ne rechigne à subir la sentence, il est là à attendre la faucheuse comme un vaillant soldat. Le vieil homme se sent inutile, la vie l'a usée. Être vieux pour beaucoup c'est comme une habitude, une fin en soi, on n'y prête pas attention. Disait-il. Pourtant mon vieux sait des choses, à l'instar d'une bibliothèque qui brûle. Qui peut s'intéresser à ces richesses ? Notre société rend nos pères inutiles. Le livre d'une vie ne sert qu'à son auteur. Les anciens agacent les jeunes et on les traite de ringards malheureusement. Saïd meurt l'année qui suit dans l'anonymat absolu. Depuis les pigeons et les oiseaux attendent toujours le vieux Saïd.

Il est des hommes et des femmes dont le verbe, la présence d'esprit et la sagesse qui les habitent ne nous quittent jamais bien que partis depuis longtemps. Partis ? Pas tout à fait puisqu'ils demeurent présents dans notre mémoire. Ils nous habitent comme on habite un lieu. Malika et Saïd étaient de ceux-là. Ce couple a pourtant vécu l'atroce dans toutes ses dimensions. Depuis leur disparition, je vais régulièrement me recueillir sur leur tombe, comme pour écouter le prologue de leur histoire qui n'a pas encore fini tous ses secrets. Mais le commun des mortels est mauvais élève, il s'entête à persister dans sa démente et répéter souvent les mêmes erreurs. J'ai appris que Fatima, la petite fille de Malika a été placée quelques temps en orphelinat, puis adoptée par une famille qui habite Hussein dey. Comme par devoir ou par curiosité je me suis mis à la quête du moindre renseignement pour la retrouver, mais les maigres indices en ma possession sont très décourageants. Je connaissais seulement son prénom et l'âge qu'elle

aurait aujourd'hui. En somme, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Chapitre II.

Dans une société où on répare les corps par des bastonnades, on guérit les esprits à coups de talismans et de palabres oiseuses tissés dans un charabia incompréhensible. Une amulette cousue dans un petit lambeau de tissu rectangulaire qu'on porte sur soi en toute circonstance. On psalmodie des semblants de phrases dont on ne peut en comprendre le sens. On méprise la femme, la science et les principes de la vie. Ceux de Descartes, de Platon, de Kant, de Socrate, et bien d'autres philosophes qui nous ont montré la voie du savoir et de la sagesse. La femme est souvent méprisée par son entourage. Fatima, aujourd'hui âgée de vingt ans ou plus, se sent rejetée comme une malpropre, elle traîne parmi les choses comme un linge qui a trop servi. Déjà très jeune, Fatima souffrit toute sa vie d'avoir été abandonnée à l'âge de deux

ans. Cet abandon entraîne pour elle des conséquences à la fois fondatrices et funestes. Elle se sentait repoussée au-delà même d'enfant illégitime. Un mot cruel, bête et méchant. Elle n'a point connu son père puisque née au maquis ni d'ailleurs sa mère puisqu'elle a été abandonnée très tôt. Elle était donc orpheline de père et de mère. Pire, elle se sentait une champisse. En effet, le champi est pire que l'orphelin. Ce dernier conserve un parent quand le champi n'en a plus. L'orphelin, pouvait vivre, le champi était voué à mourir puisqu'il est abandonné dans un champ. Même si, pour son malheur, il ne mourrait pas toujours. Oui, Fatima aurait préféré mourir que de vivre cette situation tragique. Oui, il y avait de la haine ! Mais pas seulement. Ces années noires, ces humiliations publiques, ces souffrances et ces terreurs, ces révoltes désespérées qu'elle savait inutiles et perdues d'avance, elle avait décrété unilatéralement qu'elle les devait en entier à ses géniteurs. Seulement à eux. Son frère Younès lui est préféré. On s'inquiète pour lui à la moindre petite fièvre. Au moindre petit bobo, on

accourt chez le médecin ou le Taleb. Les hommes ont droit à l'honneur, les femmes sont marquées par la honte. Les mères sont complices de leur propre malheur. Elles appellent leurs fils « mon sultan » et les encouragent à se comporter en tyrans domestiques. Elles méprisent leurs filles et n'hésitent pas à leur offrir une corde pour se pendre dès qu'elles osent se rebeller. Quant aux hommes, ils risquent l'opprobre de leur communauté s'ils font preuve de mansuétude envers leur épouse. Dans la forêt, les petites graines ne poussent que rarement au pied des grands arbres, la concurrence étant trop rude, il vaut mieux que le vent les emporte sur des terres vierges. Une idée vient de germer dans mon esprit et me taraude les neurones : fuir ce foyer devenu une prison à ciel ouvert, fuguer, mais vite rattrapée par la réalité. Que deviendrais-je une fois dans la rue ? Finalement, par instinct de survie, je me suis résignée à grandir à l'ombre de mon frère Younes. À l'adolescence, j'avais tenté de le détester, mais en vain. Je l'aimais et aimait ses parents

pour ce qu'ils lui offraient, inconditionnellement. Un joug posé sur la confiance, je n'avais aucun cursus scolaire puisque mon père ne voyant pas l'utilité, c'est au foyer que tu te perfectionnes le plus, c'est-à-dire faire des enfants et cuisiner de bons plats et surtout être une bonne épouse pour ton futur mari, disait mon père.

Devant cette horrible injustice, Fatima n'a qu'une seule alternative, fuir cette maison, fuir cette maison devenue depuis, sa tombe, rencontrer le prince charmant. Mais dans cette société archaïque, existe-t-il réellement ? Le regard posé par la société sur ces filles n'est que mépris et décadence. Leur corps est réduit à un sexe, une envie et rien d'autre. Les malheureuses n'ont pas le droit de rêver. Non ! Le rêve est proscrit, prohibé et tabou. Elles n'ont même pas le droit d'espérer un avenir meilleur. Comme partout, le quotidien use, peut être encore plus vite dans les bidonvilles érigés tel un cimetière dont les tombes désordonnées donnent une image d'une apocalypse ou d'un champ de bataille. Fatima, vite rattrapée par sa

condition de femme, se résigne au quotient morose. Mais peut-être pas pour l'éternité. La clepsydre se désemplit, le temps lui est compté, elle décide alors de se prendre en charge, fuir. Cette fois, elle est bien décidée à mettre à exécution son plan. Elle fuit sa condition d'esclave, elle fugue, traînant dans ses bagages de très lourdes traditions fondées sur deux poids, deux mesures. Livrée à elle-même, Fatima déambule dans les rues d'Alger comme une pestiférée. Elle trouve refuge dans le rez-de chaussée d'un immeuble à moitié délabré qui menace de s'effondrer à tout moment. Elle se met à fréquenter de drôles d'individus, tous issus de milieux défavorisés. Elle tombe vite dans la perversion et l'alcool. Elle se met à boire jusqu'à se saouler. Pour survivre, elle vend son corps comme une fille de mœurs légère ou de mauvaise vie. Vivre à la marge de la société ne veut pas dire être exclu totalement de celle-ci. Une situation très dure à gérer, de surcroît quand le sans domicile fixe est une femme. Le nombre de ces derniers augmente de jour en jour, nos politiques ignorent

jusqu'à leur existence.

Deux mille dix huit. Une année comme toutes les autres, à priori... Sauf que c'est à cette période-là que Fatima fait une rencontre marquante, celle d'un

jeune homme, en un lieu où elle ne s'attendait certes pas à une telle chose. Cette personne a marqué sa vie à tout jamais. Suite à un triste enchaînement d'événements presque insignifiants, puisqu'elle s'était habituée aux coups et aux insultes après une séance de beuverie. Un soir, elle est agressée par les deux individus qui l'accompagnent dans ses délires. Elle aurait pu être violée, violentée ou même assassinée, si ce n'est l'intervention d'un jeune homme assez réservé et fort comme un Turc. Il s'appelait Ali. Les deux acolytes voulaient lui arracher un pendentif en or. Ali prend alors vigoureusement sa défense. Ce geste surprenant attira l'attention de Fatima. Pour la première fois, qu'un homme la protège, lui avait suscité une telle émotion. Elle qui pensait n'attirer personne, sauf pour une partie de jambes en l'air. Depuis, une relation amicale s'est tissée entre les deux tourtereaux, qui s'est vite transformée en relation d'amour. Fatima le trouvait charmant et séducteur tant il était plein d'attention. Durant la durée de leur

fréquentation, elle est passée par tous les états d'âme possibles et elle ne s'en est malheureusement pas sortie indemne de cette « aventure ».

Après quelques semaines, ils se sont mis en ménage. Le temps passant, la routine s'installe et les défauts surgissent.

Ali boit de plus en plus et travaille de moins en moins. Un quotidien morose, et lugubre vient s'installer dans leur vie de jeune couple. Fatima commence déjà à se faner alors que cela ne fait que six mois qu'ils vivent ensemble. Les claques n'ont pas tardé à pleuvoir, les coup-de-poing et les coups de pieds non plus. Mais Fatima lui pardonne : il ne sait pas ce qu'il fait tant l'alcool et la drogue commandent sa vie. Il ne se rend pas compte du mal qu'il peut faire... Il est saoul ! Boire est un moyen d'oublier... D'oublier le malheur, les rêves perdus auxquels on se raccroche quand même parce que l'alcool et la drogue rendent tout possible. Il ne peut se défaire de leur emprise, si bien qu'il en vient à gâcher sa vie et son avenir, scellant un destin tragique en

maintenant, malgré lui, le piège dans lequel il s'est initialement empêtré, tout en gardant mépris et haine pour Fatima. Celle-là n'est bonne qu'au lit. Aux yeux d'Ali, mais de l'homme en général dans notre société, la femme représente la sexualité et ses démons, mais en même temps, elle révèle les qualités les plus profondément enracinées de la féminité maternelle. La mère est vénérée, l'épouse honnie répudiée, la fille maltraitée et bradée au premier venu. Quel paradoxe ! Un tel comportement provoque des ravages, et suscite bien des interrogations.

Fatima résume à elle seul le drame que vit la femme en Algérie. Ce destin tragique est inhérent, au poids des coutumes et des croyances incompréhensibles. Elle décide alors de quitter Ali. Elle préfère la cruauté de la rue à la maltraitance que lui fait subir son compagnon. Fatima n'est plus heureuse. Elle est juste là. Elle est juste où elle ne devrait pas être. Elle n'est pas faite pour être avec la même personne toute sa vie. Elle réalise qu'il

est hors de question pour elle de ressentir les frissons du début. Mais elle a besoin de ces frissons que toute femme désire. Elle en a besoin pour se sentir vivante. Elle a besoin de passion, celle qui fait mal. Celle qui donne des ailes. Celle qui fait rêver. Parce que là, elle ne rêve plus. Elle décide alors de plier bagage et de s'enfuir. Elle reprend son chemin de pestiférée, déambulant encore une fois dans les méandres d'une ville indifférente et pleine de danger. Quand le soir tombe, il engloutit sa vie dans l'ignominie et la perfidie d'une société sans foi ni loi. Pour oublier, elle se remet à boire et s'adonne à la drogue, et la prostitution.

Ce temps n'est pas le nôtre dit-elle. Nous vivons dans un monde qui le refuse et ne veut le considérer que comme un accident de l'histoire. Je suis un accident de l'histoire. Il nous ronge lentement les neurones et l'esprit. La vie n'a plus de blanche que sa légende d'antan contée dans l'histoire charmeuse du prince charmant ou d'une fée sortie du chapeau de Chahrazed dans le conte de milles et

une nuit. Le charme de la vie lentement envoûte, et Fatima, sans doute comme la plupart des filles de mauvaises vies errent dans les rues d'Alger somnambules prisonnières de l'alcool, la drogue et de la prostitution. Cet univers féminin à travers l'extrême sensibilité des âmes est étouffé sous le poids des tabous. Leurs cris demeurent inaudibles tant les regards placides et froids de la société sont outrageants.

Entre couleur et noir et blanc, ce brin de lumière à peine perceptible qui sépare le jour de nuit. Entre un hier misérable et un aujourd'hui, déplorable, cruel et égoïste. Fatima promène sa vie comme on promène son chien un soir d'hiver maussade, sans grâce ni caractère, tirant sur la laisse de son vécu qui sans doute se brisera un jour peut-être. Elle traîne sa vie de chien errant comme on traîne un appendice ou une malformation congénitale, souvent pesante et repoussante. Où vais-je dormir ce soir, se demande-t-elle ? Une question récurrente tel un couperet ou l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Une

question qui taraude ses neurones une fois le crépuscule commence à gagner la cité.

Au cœur de la grande ville. Au cœur du silence malgré le vacarme assourdissant de ces êtres qui cogitent et le brouhaha qui en résulte, malgré le va-et-vient incessant des véhicules en tout genre. Au cœur du désert. Elle se sent terriblement seule. Oui, sa vie ressemble à un désert sans fin. Elle aimerait quitter ce désert infini. Ne plus devoir rougir de tristesse, pleurer de honte ou rire de colère. Elle aimerait être à l'ombre protégée par quelqu'un de bien. Protégée par un homme, pas par une brute qui la bat à longueur de journée. Elle aimerait vivre une vie pleine d'amour, à l'abri des bruits de la ville et de l'enfer des hommes. Elle aimerait aimer une fois pour toutes convenablement, dignement. Elle aimerait être femme, pas un objet de plaisir. Elle a l'impression de vivre dans un cimetière où des fantômes nonchalants attendent de mourir une seconde fois. Oui, c'est un peu ça la vie de Fatima. Vivement le désert de la vie,

que de vivres parmi ces semblants d'hommes qui cogitent dans l'inutile. Aujourd'hui, c'est déjà, demain et comme demain, n'est guère différent d'hier. Rien ne change, la vie de Fatima est figée, inerte. Un silence sans fin l'engloutit dans un drôle de tourbillon. Une bourrasque qui ne cesse d'emporter son corps léger, lacéré par tant d'épreuves, virevoltant dans le ciel comme une feuille-morte emportée par le vent. Notre temps s'est appauvri sur le plan sentimental et culturel, ce n'est pas le bien contre le mal ou les leçons de morale de la vie comme ce fut le sujet dominant autrefois, mais bien le préférable contre le détestable, le socialement correct qui gère désormais notre quotidien médiocre et perfide. Écoute et patience étaient les deux vertus cardinales à observer, les maîtres-mots de notre existence en tant qu'êtres humains. Le discours de haine est désormais le plus dominant. La morale n'était plus nécessaire, car depuis longtemps, nos consciences sont réduites au mutisme le plus parfait. La parole sage n'a pas le droit de cité, ne

dit plus grande chose, elle se tait. L'absurde prend le dessus sur la sagesse. Ainsi, les premiers pas dans la vie de Fatima sont amers, et donnent déjà les prémices d'une vie arrosée de ciguë qui empoisonna son âme jusqu'à la lie. La suite ne lui fut guère plus souriante ! Se droguer le soir et mourir de regrets le lendemain sont devenus son menu quotidien. Le regret d'être née de mère captive au maquis et d'un père terroriste qu'elle n'a jamais connu la hante et la torture, mais on ne peut choisir ses parents. Tout d'abord, Fatima souffrit toute sa vie d'avoir été abandonnée à l'âge de deux ans. Cet abandon entraîne pour elle des conséquences à la fois fondatrices et funestes. Elle se sentait repoussée au-delà même d'enfant illégitime. Un mot cruel, bête et méchant. Elle n'a point connu son père puisque née au maquis ni d'ailleurs sa mère puisqu'elle a été abandonnée très tôt. Elle était donc orpheline de père et de mère. Pire, elle se sentait une champisse. En effet, le champi est pire que l'orphelin. Ce dernier conserve un parent quand le champi n'en a plus. L'orphelin, pouvait

vivre, le champi était voué à mourir puisqu'il est abandonné dans un champ. Même si, pour son malheur, il ne mourrait pas toujours. Oui, Fatima aurait préféré mourir que de vivre cette situation tragique. Oui, il y avait de la haine ! Mais pas seulement. Ces années noires, ces humiliations publiques, ces souffrances et ces terreurs, ces révoltes désespérées qu'elle savait inutiles et perdues d'avance. Elle avait décrété unilatéralement qu'elle les devait en entier à ses géniteurs. Seulement à eux. Elle continue à balader sa vie entre le préférable et le détestable errant dans le labyrinthe de la vie. Elle se cache sous des haillons, à se demander qui cache l'autre. Le monde qui l'entoure ne lui a jamais pardonné d'être un enfant illégitime. Elle relève les yeux au ciel. « Montre-moi le chemin. Montre-moi la voie, guide moi sur le droit chemin, où la femme est considérée à sa juste valeur. » murmure-t-elle. Mais le ciel n'était guère plus bavard que le désert qui a pris sa vie en otage. Elle baissa alors la tête et elle s'est mise à marcher vers nulle part, car elle était déçue,

déçue du silence de l'existence et de l'indifférence des gens de la grande ville.

Assise à même le sol, elle scrute les visages souvent méprisants des passants. Elle s'accroche au regard de Mourad comme une bouée jetée à la mer pour secourir un naufragé, elle qui a bien appris à reconnaître un fils de famille, d'un pervers en quête d'une aventure d'un soir. Le jeune homme, attiré par le regard innocent et plein de tristesse de Fatima, s'approche d'elle et lui demande s'il peut s'asseoir à côté d'elle, à même le sol. Il l'interroge d'abord d'où elle vient et si elle avait de la famille à Alger. Elle dit non d'un hochement de la tête. Étrangement, Fatima ne se méfie pas de cet étranger qui lui inspire confiance, si bien habillé et charmeur avouons le. Puis la conversation part dans tous les sens. Il lui parla des durs moments de son travail, de sa vie privée, de sa famille, de sa petite amie qui était partie avec un homme plus riche que lui évidemment. Finalement, c'est lui qui tombe sous le charme de Fatima. À la question : avais-tu eu des ambitions

dans ta vie ? Fatima se mure dans un silence mortifère qui en disait long, elle soupire et lui répond. Oui, j'avais bien eu quelques rêves, mais qui furent asphyxiés par les dénigrement incessants de mon entourage familial. Et puis le rêve était proscrit pour nous les filles, car le poids des coutumes est passé par là. Je voulais être médecin, mais cela nécessite de longues études disait mon père adoptif. Quelle hypocrisie ! Comment pourrai-je devenir médecin alors que mon cursus scolaire est stoppé net au primaire par la volonté de mon père. Ma mère voulut que j'aille à l'université comme ce fut le cas pour ma voisine et amie Khéira, mais mon père s'y est opposé catégoriquement, car femme au foyer est le métier qui nous allait le mieux, nous les filles disait il. Toujours ce tutorat qui nous empoisonne la vie. Nous sommes et demeurons des éternelles mineures même à l'âge adulte.

Dans la forêt, les petites graines ne poussent que rarement au pied des grands arbres, la concurrence étant

trop rude, il vaut mieux que le vent les emporte sur des terres vierges. Une idée vient de germer dans mon esprit et me taraude les neurones : fuir ce foyer devenu une prison à ciel ouvert, fuguer, mais vite rattrapée par la réalité. Que deviendrais-je une fois dans la rue ?

Finalement, par instinct de survie, je me suis résignée à grandir à l'ombre de mon frère Younes. À l'adolescence, j'avais tenté de le détester, mais en vain. Je l'aimais et aimais ses parents pour ce qu'ils m'ont apporté en échange d'une vie transparente, presque inexistante.

Par contre, je n'avais aucun cursus scolaire puisque mon père ne voyant pas l'utilité, c'est au foyer que tu te perfectionnes le plus, c'est-à-dire faire des enfants et cuisiner de bons plats et surtout être une bonne épouse pour ton futur mari, disait mon père.

Au bout du chemin de mon existence, je ne pouvais supporter cette vie. J'ai décidé alors de tenter le diable et affronter le monde extérieur. Cette jungle ne connaît aucune limite dans sa froideur et son agressivité manifeste

envers ceux qui n'ont ni gîte ni couvert, les sans domicile fixe. Oui, je suis devenue une épave que la société a abandonnée sur la marge de l'insensé. Au bout d'une heure, fatigué de ses histoires et de ses problèmes, il lui remet un billet de cinq cent dinars, mais aussi, un numéro de téléphone « au cas où tu as besoin de mon aide, n'hésite pas à me contacter » s'exclama Mourad.

Fatima trouvait ce type intéressant, qui savait écouter les gens, et que c'était si rare de nos jours. Un homme qui lui remet un billet de cinq cent dinars sans rien lui demander en retour. Mais voyez vous les meilleures choses ont toujours une fin, il lui sert les civilités d'usage prétextant une urgence. Alors, plus souriante que jamais, elle lui rend la pareille. Elle qui ne sourit presque jamais.

Mourad, est-il l'homme providentiel, venu extirper Fatima de cette vie si cruelle, habillée de misère et de clochardise ou encore cette farce de destin qui promène sa vie dans un tourbillon de hasards habillé de

méchancetés gratuites. ?
Va-t-elle découvrir enfin le bonheur
avec lui, ou bien Mourad cet homme si
charmant et bien distingué n'a dévoilé
qu'une des nombreuses facettes de
l'homme prédateur et qu'il n'est
guère différent de ses prédécesseurs ?
La suite nous le dira, mais dans un
prochain ouvrage.

Bibliographie.

Sarah Haidar : La morsure du
coquelicot. APIC Édition
Rachid Boudjedra : Les figues de
Barbaries. barzakh
Maïssa Bey : Pierre Sang Papier
cendre. barzakh
Kamel Daoud : Meursault contre-
enquête. barzakh
Yasmina Khadra : Le sel de tous les
oublis. Casbah.

